

BULLETIN SALESISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE — N^o 298 — AVRIL 1904.

SOMMAIRE: Honorons Marie dans le mois qui lui est consacré — Lettre Encyclique de N. T. S. P. le Pape Pie X — L'enseignement professionnel — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Mallo-Grosso* (Brésil) — Le Culte de Marie Auxiliatrice: *Nicaragua, Colombie, Équateur, Beilgemal, Smyrne* — Grâces de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Angleterre, Macao (Chine.) Nichteroy, Ile de Malte, Les Açores, Lorena* — Nécrologie: M. Henri Darbesio, Don Bonavia, Mademoiselle de Lance — Vie de Mgr. Lasagna.

HONORONS MARIE

*** dans le mois qui lui est consacré.

Nous rappelons à tous nos chers Coopérateurs et à nos zélées Coopératrices que le mois de Marie s'ouvre dans toutes les Maisons salésiennes au 23 avril pour se terminer au jour même de la grande solennité de Marie Auxiliatrice, c'est-à-dire, le 24 mai.

Durant ces 31 jours des Exercices de piété ont lieu d'une manière toute spéciale à Turin, dans le Sanctuaire du Valdocco, dédié par notre bon Père Don Bosco à la Reine du Ciel. Nous en donnons ici l'horaire afin que si l'on n'a pas la bonne fortune d'y être présent, l'on puisse du moins, en quelque lieu que l'on se trouve, s'y unir d'intention.

Chaque matin des jours de la semaine, après la messe de 5h. 1/2, et le soir à 7h., après le chant d'un cantique à la T. S. Vierge, Don Billieni, prêtre salésien, fera une courte instruction suivie de la Bénédiction du T. S. Sacrement. — Les dimanches et jours de fête, ces instructions seront données, l'une après les Vêpres de 2h. 1/2 et l'autre après celles de 4h. 1/2.

Pour nous exciter à bien fêter ce mois, n'oublions pas que nous pouvons gagner, outre celles applicables aux Coopérateurs et inscrites dans leur Règlement, les indulgences suivantes:

I. — 300 jours, tous les jours où l'on fera, soit en public, soit en particulier, quelque exercice de piété en l'honneur de la T. S. Vierge.

II. — Une indulgence plénière, le jour, de la clôture ou un autre jour du mois, où l'on se sera confessé et approché de la Table-Sainte.

Célébrons ce mois avec un véritable élan de foi, de piété et d'amour; dans notre profonde indigence recourons avec une grande confiance à Marie, Secours des Chrétiens, nous montrant ses enfants soumis, ses dévots serviteurs, et soyons assurés que de son côté cette bonne Mère se souviendra de nous et nous accordera ses plus maternelles bénédictions et ses plus précieuses faveurs.

LETTRE ENCYCLIQUE

de N. T. S. P. le Pape Pie X.

Notre Très-Saint Père le Pape Pie X faisait paraître dans les premiers jours de février et envoyait à tous les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et aux autres Ordinaires qui sont en paix et en communion avec le Siège Apostolique l'Encyclique *Ad diem illum*, à l'occasion du Jubilé du dogme de l'Immaculée-Conception. Nous nous empressons de reproduire ici les principaux passages de cet important document, véritable monument élevé par la piété de Pie X à la gloire de Marie.

I. Le secours puissant apporté par la Très Sainte Vierge à l'Église dans la seconde moitié du XIX^{me} siècle.

Le Souverain Pontife rappelle tout d'abord « ce jour d'incomparable allégresse où, entouré d'une magnifique couronne de cardinaux et d'évêques — il y a de cela cinquante ans — Pie IX, Pontife de sainte mémoire, déclara et proclama de révélation divine, par l'autorité du magistère apostolique, que Marie a été, dès le premier instant de sa conception, totalement exempte de la tache originelle. Proclamation dont nul n'ignore qu'elle fut accueillie par tous les fidèles de l'univers d'un tel cœur, avec de tels transports de joie et d'enthousiasme, qu'il n'y eut jamais, de mémoire d'homme, manifestation de piété, soit à l'égard de l'auguste Mère de Dieu, soit envers le Vicaire de Jésus-Christ, ni si grandiose, ni si unanime.

« Aujourd'hui, bien qu'à la distance d'un demi-siècle, ne pouvons-nous espérer que le souvenir ravivé de la Vierge Immaculée provoque en nos âmes comme un écho de ces saintes allégresses et renouvelle les spectacles magnifiques de foi et d'amour envers l'auguste Mère de Dieu, qui se contemplèrent en ce passé déjà

lointain? Ce qui nous le fait désirer ardemment, c'est un sentiment que nous avons toujours nourri en Notre cœur, de piété envers la bienheureuse Vierge aussi bien que de gratitude profonde pour ses bienfaits. Ce qui d'ailleurs Nous en donne l'assurance, c'est le zèle des catholiques, perpétuellement en éveil, et qui va au-devant de tout nouvel honneur, de tout nouveau témoignage d'amour à rendre à la sublime Vierge. Cependant nous ne voulons pas dissimuler qu'une chose avive grandement en Nous ce désir: c'est qu'il Nous semble à en croire un secret pressentiment de Notre âme que Nous pouvons nous promettre pour un avenir peu éloigné l'accomplissement des hautes espérances, et assurément non téméraires, que fit concevoir à notre prédécesseur Pie IX et à tout l'épiscopat catholique la définition solennelle de l'Immaculée Conception de Marie.

« Qui pourrait compter en effet, qui pourrait supputer les trésors secrets de grâce que, durant tout ce temps, Dieu a versés dans son Église à la prière de la Vierge? Et, laissant même cela, que dire de ce Concile du Vatican, si admirable d'opportunité? et de la déclaration de l'Infaillibilité pontificale, formulée si bien à point à l'encontre des erreurs qui allaient sitôt surgir? et de cet élan de piété, enfin, chose nouvelle et véritablement inouïe, qui fait affluer depuis longtemps déjà, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour le vénérer face à face, les fidèles de toute langue et de tout climat? Et n'est-ce pas un admirable effet de la divine Providence que Nos deux prédécesseurs, Pie IX et Léon XIII, aient pu, en des temps si troublés, gouverner saintement l'Église, dans des conditions de durée qui n'avaient été accordées à

aucun autre pontificat? A quoi il faut ajouter que Pie IX n'avait pas plus tôt déclaré de croyance catholique la conception sans tache de Marie que, dans la ville de Lourdes, s'inauguraient de merveilleuses manifestations de la Vierge, et ce fut, on le sait, l'origine de ces temples élevés en l'honneur de l'Immaculée Mère de Dieu, ouvrage de haute magnificence et d'immense travail, où des prodiges quotidiens, dus à son intercession, fournissent de splendides arguments pour confondre l'incrédulité moderne. Tant et de si insignes bienfaits accordés par Dieu sur les pieuses sollicitations de Marie, durant les cinquante années qui vont finir, ne doivent-ils pas nous faire espérer *le salut pour un temps plus prochain que nous ne l'avions cru?* ».

II. Pourquoi devons-nous célébrer le Jubilé de l'Immaculée-Conception?

« Mais, *continue le Saint-Père*, si le cinquantième anniversaire de l'acte pontifical par lequel fut déclarée sans souillure la conception de Marie, doit provoquer au sein du peuple chrétien d'enthousiastes élans, la raison en est surtout dans une nécessité qu'ont exposée Nos précédentes Lettres encycliques, Nous voulons dire *de tout restaurer en Jésus-Christ*. Car qui ne tient pour établi qu'il n'est route ni plus sûre ni plus facile que Marie par où les hommes puissent arriver jusqu'à Jésus-Christ, et obtenir, moyennant Jésus-Christ, cette parfaite adoption des fils, qui fait saint et sans tache sous le regard de Dieu? ». *Et développant admirablement cette pensée, il ajoute*: « Comment en serait-il autrement? Dieu n'eut-il pu, par une autre voie que Marie, nous octroyer le réparateur de l'humanité et le fondateur de la foi? Mais puisqu'il a plu à l'éternelle Providence que l'Homme-Dieu nous fût donné par la Vierge, et puisque celle-ci, l'ayant eu de la seconde vertu du divin Esprit, l'a porté en réalité dans son sein, que reste-t-il si ce n'est que nous recevions Jésus des mains de Marie?

« Aussi voyons-nous que dans les Saintes Écritures, partout où *est prophétisée la grâce qui doit nous advenir*, partout aussi, ou peu s'en faut, le Sauveur des hommes y apparaît en compagnie de sa sainte Mère..... « Qu'il

appartienne à la Vierge, surtout à elle, de conduire à la connaissance de Jésus, c'est de quoi l'on ne peut douter, si l'on considère entre autres choses, que, seule au monde, elle a eu avec lui, dans une communauté de toit et dans une familiarité intime de trente années, ces relations étroites qui sont de mise entre une mère et son fils. Les admirables mystères de la naissance et de l'enfance de Jésus, ceux notamment qui se rapportent à son incarnation, principe et fondement de notre foi, à qui ont-ils été plus amplement dévoilés qu'à sa Mère?...»

« Il suit de là, et nous l'avons insinué, que personne ne la vaut, non plus, pour unir les hommes à Jésus. Si, en effet, selon la doctrine du divin Maître, *la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ* (1): comme nous parvenons par Marie à la connaissance de Jésus-Christ, par elle aussi, il nous est facile d'acquérir la vie dont il est le principe et la source.

« Et maintenant, pour peu que nous considérions combien de motifs et combien pressants invitent cette Mère très sainte à nous donner largement de l'abondance de ces trésors, quels surcroîts n'y puisera pas notre espérance! Marie n'est-elle pas la Mère de Dieu? Elle est donc aussi notre Mère..... Si donc la bienheureuse Vierge est tout à la fois Mère de Dieu et des hommes, qui peut douter qu'elle ne s'emploie de toutes ses forces, auprès de son Fils, *tête du corps de l'Église* (2), afin qu'il répande sur nous, qui sommes ses membres, les dons de sa grâce, celui notamment de le connaître et de *vivre pour lui?* (3) ».

Pie X conclut en ces termes ce second point: « Elle, Marie, se tient à la droite de son Fils: *refuge si assuré et secours si fidèle contre tous les dangers, que l'on n'a rien à craindre, à désespérer de rien sous sa conduite, sous ses auspices, sous son patronage, sous son égide* (4).

« Ces principes posés, et pour revenir à notre dessein, qui ne reconnaîtra que c'est à juste titre que nous avons affirmé de Marie que,

(1) Joan. xvii, 3.

(2) Coloss. I, 18.

(3) I Joan. iv, 9.

(4) Pius IX, in Bull. *Ineffabilis*.

compagne assidue de Jésus, de la maison de Nazareth au plateau du Calvaire, initiée plus que tout autre aux secrets de son cœur, dispensatrice, comme de droit maternel, des trésors de ses mérites, elle est, pour toutes ces causes, d'un secours très certain et très efficace pour arriver à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ? Ces hommes, hélas! nous en fournissent dans leur conduite une preuve trop péremptoire qui, séduits par les artifices du démon ou trompés par de fausses doctrines, croient pouvoir se passer du secours de la Vierge..... ».

III. Comment nous devons célébrer le Jubilé de l'Immaculée-Conception.

« S'il en est ainsi, Vénérables Frères, c'est à ce but que doivent surtout viser toutes les solennités qui se préparent partout en l'honneur de la Sainte et Immaculée Conception de Marie. Nul hommage, en effet, ne lui est plus agréable, nul ne lui est plus doux, que si nous connaissons et aimons véritablement Jésus-Christ. Que les foules emplissent donc les temples, qu'il se célèbre des fêtes pompeuses, qu'il y ait des réjouissances publiques: ce sont choses éminemment propres à raviver la foi. Mais nous n'aurons là, s'il ne s'y ajoute les sentiments du cœur, que pure forme, que simples apparences de piété. A ce spectacle, la Vierge, empruntant les paroles de Jésus-Christ, nous adressera ce juste reproche: *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* (1).

« Car enfin pour être de bon aloi, le culte de la Mère de Dieu doit jaillir du cœur; les actes du corps n'ont ici utilité ni valeur, s'ils sont isolés des actes de l'âme. Or ceux-ci ne peuvent se rapporter qu'à un seul objet, qui est que nous observions pleinement ce que le divin Fils de Marie commande. Car si l'amour véritable est celui-là seul qui a la vertu d'unir les volontés, il est de toute nécessité que nous ayons cette même volonté avec Marie, de servir Jésus, Notre-Seigneur..... Que chacun se persuade donc bien que, si sa piété à l'égard de la bienheureuse Vierge ne le retient pas de pécher ou ne lui inspire pas la volonté d'amener une vie coupable, c'est là une piété falla-

cieuse et mensongère, dépourvue qu'elle est de son fruit naturel.....

« Qui peut douter que ce ne soit un devoir pour quiconque prétend à gagner par ses hommages le cœur de Marie, de corriger ce qu'il peut y avoir en lui d'habitudes vicieuses et dépravées, et de dompter les passions qui incitent au mal?

« Quiconque veut en outre — et qui ne doit le vouloir? — que sa dévotion envers la Vierge soit digne d'elle et parfaite, doit aller plus loin et tendre, par tous les efforts, à l'imitation de ses exemples.....

« Or, s'il convient à des fils de ne laisser aucune des vertus de cette Mère très sainte sans l'imiter, toutefois désirons-nous que les fidèles s'appliquent de préférence aux principales et qui sont comme les nerfs et les jointures de la vie chrétienne, Nous voulons dire la foi, l'espérance et la charité à l'égard de Dieu et du prochain..... ». Ici le Très Saint Père indique « les secours efficaces que l'on y trouve, et dans leur propre source, pour conserver ces mêmes vertus et les pratiquer comme il convient!..... ». Puis montrant « avec quelle rage, avec quelle frénésie on attaque aujourd'hui Jésus-Christ et la religion qu'il a fondée, le danger pour un grand nombre, danger actuel et pressant, de se laisser entraîner aux envahissements de l'erreur et de perdre la foi, il ajoute: « C'est pourquoi que celui qui pense être debout prenne garde de tomber (1). Mais que tous aussi adressent à Dieu, avec l'appui de la Vierge, d'humbles et instantes prières, afin qu'il ramène au chemin de la vérité ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter. Car Nous savons d'expérience que la prière qui jaillit de la charité et qui s'appuie sur l'intercession de Marie n'a jamais été vaine. Assurément, il n'y a pas à attendre que les attaques contre l'Église cessent jamais: car il est nécessaire que des hérésies se produisent, afin que les âmes de foi éprouvée soient manifestées parmi vous (2). Mais la Vierge ne laissera pas, de son côté, de nous soutenir dans nos épreuves, si dures soient-elles.....

(1) Matth. xv, 3.

(1) I Cor. x, 12.

(2) I Cor. xi, 19.

« Et enfin que les trésors des grâces célestes, plus largement ouverts que d'ordinaire, nous aident à joindre l'imitation de la Bienheureuse Vierge aux hommages que nous lui rendrons, plus solennels, durant toute cette année; et afin que nous arrivions plus facilement ainsi à tout restaurer en Jésus-Christ, conformément à l'exemple de nos prédécesseurs au début de leur pontificat, Nous avons résolu d'accorder à tout l'univers une indulgence extraordinaire, sous forme de jubilé.

IV. Annonce et conditions de l'Indulgence extraordinaire concédée sous forme de jubilé.

« C'est pourquoi, Nous appuyant sur la miséricorde de Dieu tout-puissant et sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, au nom de ce pouvoir de lier et de délier qui Nous a été confié, malgré Notre indignité; à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe, résidant dans cette ville de Rome, ou s'y trouvant de passage, qui auront visité trois fois les quatre basiliques patriarcales, à partir du premier dimanche de la Quadragésime, 21 février, jusqu'au 2 juin inclusivement, jour où se célèbre la solennité du Très Saint-Sacrement, et qui, pendant un certain temps, auront pieusement prié pour la liberté et l'exaltation de l'Église catholique et du Siège apostolique, pour l'extirpation des hérésies et la conversion des pécheurs, pour la paix et l'unité de tout le peuple fidèle et selon Nos intentions; qui auront, durant la période indiquée, et hors des jours compris dans l'indult quadragésimal, jeûné une fois, ne faisant usage que d'aliments maigres; qui, ayant confessé leurs péchés, auront reçu le sacrement de l'Eucharistie; de même, à tous les autres, de tout pays, résidant hors de Rome, qui, durant la période susdite, ou dans le cours de trois mois, à déterminer exactement par l'Ordinaire, et même non continus, s'il le juge bon pour la commodité des fidèles, et en tout cas avant le 8 décembre, auront visité trois fois l'église cathédrale, ou, à son défaut, l'église paroissiale, ou, à son défaut encore, la principale église du lieu, et qui auront dévotement accompli les autres œuvres ci-dessus indiquées, Nous con-

cédon et accordons l'indulgence plénière de tous leurs péchés; permettant aussi que cette indulgence, gagnable une seule fois, puisse être appliquée, par manière de suffrage, aux âmes qui ont quitté cette vie en grâce avec Dieu.

« Nous accordons en outre que les voyageurs de terre et de mer, en accomplissant, dès leur retour à leur domicile, les œuvres marquées plus haut, puissent gagner la même indulgence.

« A quoi il nous plaît d'ajouter que Nous voulons et accordons que, même durant tout ce temps du jubilé, chacun garde intégralement le privilège de gagner, sans en excepter les plénières, toutes les indulgences accordées par Nous ou par Nos prédécesseurs.

Conclusion.

« Nous mettons fin à ces lettres, Vénérables Frères, en exprimant à nouveau la grande espérance que Nous avons au cœur, qui est que, moyennant les grâces extraordinaires de ce jubilé, accordé par Nous sous les auspices de la Vierge Immaculée, beaucoup qui se sont misérablement séparés de Jésus-Christ reviendront à lui, et que reflurira, dans le peuple chrétien, l'amour des vertus et l'ardeur de la piété. Il y a cinquante ans, quand Pie IX, Notre prédécesseur, déclara que la Conception Immaculée de la bienheureuse Mère de Jésus-Christ devait être tenue de foi catholique, on vit, Nous l'avons rappelé, une abondance incroyable de grâces se répandre sur la terre, et un accroissement d'espérance en la Vierge amener partout un progrès considérable dans l'antique religion des peuples. Qu'est-ce donc qui Nous empêche d'attendre quelque chose de mieux encore pour l'avenir? Certes, Nous traversons une époque funeste, et Nous avons le droit de pousser cette plainte du Prophète: *Il n'est plus de vérité, il n'est plus de miséricorde, il n'est plus de science sur la terre. La malédiction et le mensonge et l'homicide et le vol et l'adultère débordent partout* (1). Cependant du milieu de ce qu'on peut appeler un déluge de maux, l'œil contemple, semblable à un arc-en-ciel, la Vierge très clémente, arbitre de paix entre Dieu et les hommes. *Je placerai un arc dans la nue et il sera un*

(1) Os. IV, 1-2.

signe d'alliance entre moi et la terre (1). Que la tempête se déchaîne donc et qu'une nuit épaisse enveloppe le ciel: nul ne doit trembler. La vue de Marie apaisera Dieu et il pardonnera. *L'arc-en-ciel sera dans la nue, et à le voir je me souviendrai du pacte éternel* (2). *Et il n'y aura plus de déluge pour engloutir toute chair* (3). Nul doute que si Nous Nous confions, comme il convient, en Marie, surtout dans le temps que nous célébrerons avec une plus ardente

piété son Immaculée Conception, nul doute, disons-Nous, que Nous ne sentions qu'elle est toujours cette Vierge très puissante *qui, de son pied virgina', a brisé la tête du serpent* (1).

« Comme gage de ces grâces, Vénérables Frères, Nous vous accordons dans le Seigneur, avec toute l'effusion de Notre cœur, à vous et à vos peuples la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, auprès de St-Pierre le 2 février 1904, de Notre Pontificat la première année.

PIE X, PAPE.

(1) Gen. IV, 13.

(2) Gen. IX, 16.

(3) Ib. 15.

(1) Off. Imm. Conc. B. V.



L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

tel que le concevait Don Bosco, tel qu'il l'a établi à l'Oratoire-type de Turin,
tel enfin qu'il est pratiqué dans les Maisons Salésiennes.



COMME nous le disions dans le précédent article, nous avons jusqu'ici assisté aux commencements plus que modestes des établissements professionnels salésiens, mais si nous avançons de quelques années et si nous parvenons en 1856, nous voyons D. Bosco effectuer la réalisation de ce que tant d'hommes éminents avaient traité d'idées extravagantes, irréalisables, et que lui regardait comme le plan dont la Divine Providence lui avait confié l'exécution.

Jusqu'à cette époque les petits malheureux qu'il hébergeait étaient obligés de se rendre au travail dans les ateliers ou les chantiers de la ville et des environs; ils ne lui appartenaient qu'à quelques moments bien courts, pendant lesquels ils n'avaient que juste le temps de prendre leur frugal repas.

Ils augmentaient cependant chaque

jour et Don Bosco n'avait plus besoin de parcourir les rues de Turin à la recherche des abandonnés. Ils lui arrivaient de tous côtés, les uns recommandés par des ecclésiastiques ou de généreux bienfaiteurs, les autres par les Intendants ou les Préfets du Royaume ou par le Gouvernement lui-même. Tant qu'il avait le moindre coin disponible, lisons-nous dans *l'Histoire de l'Oratoire*, jamais Don Bosco ne refusait. Il y en avait dans le nombre une certaine quantité à qui Don Bosco ne pouvait pas trouver d'emploi par suite de leur ignorance de tout métier ou de toute profession. Il fallait donc les habituer à un travail régulier, leur faire faire un apprentissage sérieux.

Or, en présence de cette augmentation toujours croissante de demandes suppliantes, le bon Père avait, dès le commencement de cette année 1856,

pris la résolution d'élever le bâtiment qui se voit encore actuellement, sur l'emplacement de la vieille petite maison témoin des débuts de l'Œuvre.

Il crut donc qu'il était opportun en ce moment de donner suite au projet qui lui tenait tant à cœur et il établit un premier atelier de cordonnerie, bientôt suivi d'un second où travaillèrent les tailleurs, d'un troisième réservé à la reliure, d'un quatrième affecté aux menuisiers. Qui a visité l'Oratoire actuel de Saint François de Sales et ses magnifiques salles de travail ne peut se faire une idée de ce premier atelier du commencement. Mais, me dira-t-on, la maison était tout nouvellement construite; elle comprenait quatre étages? Sans doute, mais les habitants sont devenus de plus en plus nombreux et grâce à la charitable méthode de Don Bosco qui ne sait refuser personne, les moindres réduits du Valdocco sont occupés par un lit et l'on voit même, pendant l'été, un enfant qui doit mettre sa couchette sur l'un des paliers de la chapelle. Aussi les petits cordonniers n'ont-ils tout d'abord qu'un endroit très exigü et qu'ils sont bientôt obligés de partager avec leurs frères tailleurs. Notre vénéré Supérieur Général, Don Rua, un des rares survivants de ces premiers moments, a bien voulu, dans son affectueuse bonté, m'indiquer tout dernièrement la place de cette pièce, depuis considérablement agrandie et servant aujourd'hui de réfectoire aux confrères.

C'est donc bien à partir de cette date mémorable que fonctionnent les ateliers salésiens, qu'existe véritablement l'enseignement professionnel salésien. Don Bosco a depuis longtemps son programme, il s'empresse de le mettre à exécution et l'on peut affirmer, qu'au moins dans ses grandes lignes, il n'y

sera plus rien changé dans les divers Oratoires ouverts sur toute la surface du globe.

Voulez-vous connaître ce programme si complet dans sa simplicité? Entrons dans ces ateliers, les premiers-nés de Don Bosco.

Ce qui frappe tout d'abord, nous racontent quelques témoins, c'est l'air de santé, de contentement, répandu sur tous les visages. Quel changement avec les petits apprentis pâles et souffreteux de l'usine? Certes leur nourriture n'est pas des plus recherchées, oh! non, tout au plus si elle est suffisante dans sa frugalité. La cause de ce bonheur, il faut la chercher ailleurs: les enfants ont la conscience tranquille, ils sont éloignés du mal, ils l'ignorent en quelque sorte. Bon nombre d'entre eux fréquentent les Sacrements tous les jours; c'est là qu'on trouve le pourquoi de cette agréable impression produite par eux et autour d'eux.

Tous les jours en effet l'assistance à la Messe est obligatoire. Ne croyez pas que ce soit une perte de temps ou même un exercice fastidieux? Non, le bon Père est convaincu que le meilleur moyen pour devenir excellent ouvrier, c'est d'être bon chrétien. Il est juste, pense-t-il, que l'homme, comblé des bienfaits de Dieu, lui rende ses hommages et le remercie au moment précis où Il s'immole lui-même sur l'autel.

Après la Sainte Messe vient le déjeuner composé de la *Pagnotte*, qui deviendra bientôt traditionnelle à l'Oratoire; elle est arrosée d'eau bien fraîche. Une courte récréation accélère la digestion. Puis c'est l'entrée à l'atelier et le travail commence non sans qu'une prière soit récitée par le chef-ouvrier. En ce temps il y avait encore disette de personnel et par conséquent il ne

pouvait être question de surveillants.

Le chef d'atelier n'a point de tâche fixe, il se doit tout aux enfants avant de s'appartenir à lui-même. Il ne prétend pas obtenir des enfants un travail au dessus de leurs forces, mais qu'ils travaillent tous dans la mesure du possible : aussi va-t-il de l'un à l'autre, indiquant la manière de s'y prendre, rectifiant, encourageant. S'il doit reprendre un apprenti qui a mal fait son travail, il ne le fait jamais avec dureté, se souvenant des paroles de Don Bosco : « On n'obtient rien tant que par la douceur ». Lorsque l'enfant a terminé sa tâche, il la présente au chef qui juge, apprécie l'ouvrage fait, et tient compte des progrès accomplis, non pour élever le salaire, car il n'y en a pas en nature, mais pour mettre une bonne note à la fin de la semaine. Les notes, dans l'esprit de Don Bosco, sont par elles mêmes une punition ou une récompense.

Si, malgré tous les soins dont il est entouré, un enfant se fait reprendre ou mériter une punition, Don Bosco y a encore pourvu. Le mot punition n'est pas admis chez lui; il soutient que l'on doit parler à l'intelligence et au cœur de l'enfant. Autorise-t-il le chef d'atelier à réprimander un enfant? C'est avec de grandes réserves, il veut que ce soit le père désolé de l'inconduite de son fils, qui le supplie de revenir, de s'amender et de songer au malheureux avenir qu'il se prépare par son entêtement et sa mauvaise volonté. Si cependant l'enfant reste sourd à toute exhortation, il le fait venir dans sa pauvre chambrette et Dieu seul sait alors ce qui se passe dans ce tête-à-tête; l'enfant en revient tout changé. Heureux effet de la parole magique!

À ceux qui travaillent, qui se conduisent bien, il les récompense, il les

paye d'une monnaie à lui : les grandes promenades. On savait ce que cela voulait dire dans la bouche du bon Père.

On prévoit sans peine avec un tel système les résultats qui s'obtinrent. Il est vrai qu'il agissait sur des enfants qui dans leur enfance avaient été complètement livrés à eux-mêmes, et cependant l'histoire a enregistré combien lui ont dû d'être venus à une école professionnelle apprendre à gagner leur vie et à vivre en citoyens honnêtes et respectés.

On commence dès lors à comprendre l'importance capitale de son œuvre, et cependant ce n'est encore qu'une très faible ébauche de son idée. Dieu qui jusqu'à présent l'a guidé, lui continuera dans la suite son secours, et nous assistons à l'éclosion de ces sympathies solides qui iront toujours en grandissant à mesure que se développera l'Œuvre vraiment humanitaire.

Non seulement le peuple, mais les pouvoirs publics lui apportèrent leur tribut de louanges et d'admiration. Des hommes d'État renommés comme Rattazzi et Cavour furent obligés de reconnaître que l'humble prêtre du Valdocco possédait une notion profonde des besoins de son temps et qu'en homme pratique il avait su y apporter le remède. Dès les premiers jours de 1856, le premier, ministre de l'Intérieur, lui allouait mille francs pour faire face aux premières dépenses de la nouvelle construction, et, quelques mois plus tard, il écrivait à Don Bosco : « Désireux de témoigner d'une façon toute particulière l'intérêt que le Gouvernement Royal prend au développement du pieux institut pour les jeunes garçons au Valdocco, institut créé et si bien dirigé par le T. R. Prêtre Jean Bosco, le soussigné, connaissant les besoins pé-

cuniaux de ce directeur, et sachant combien la somme de mille francs, dernièrement allouée, était au dessous des grandes nécessités dans lesquelles il se trouve, par décret en date de ce jour, a décidé de lui faire tenir encore mille francs ».

Avec la faveur publique, le bon Père vit revenir à lui les quelques amis qui, dans les épreuves de la première heure, avaient cru plus raisonnable de laisser se révéler celui que D. Cafasso appelait un mystère, que de le suivre dans une entreprise tout au moins téméraire à leur avis. Don Bosco les reçut à bras ouverts et bénit la Divine Providence d'avoir eu pitié de lui et de ses enfants. Il pria Dieu de vouloir bien faire germer le grain de sénévé qu'il lui avait été donné de planter, et de le transformer

en un bel arbre dont les rameaux s'étendraient sur toute la terre.

On sait combien le vœu du bon Père a été exaucé même de son vivant; l'arbre a étendu ses rameaux vigoureux jusque dans le Nouveau-Continent. Il n'a pas été transplanté et le Valdocco est devenu le berceau de la Pieuse Société Salésienne.

La prochaine fois, si nos lecteurs nous le permettent, nous les entretiendrons du développement de la tige et de la profondeur des racines, c'est-à-dire, nous leur montrerons l'Œuvre salésienne à Turin, telle que Don Bosco l'a faite et telle qu'elle est aujourd'hui, quitte à suivre ensuite avec plaisir et un filial orgueil les directions multiples prises par les différents rameaux de l'arbre salésien.

(A suivre.)

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Suite).**

Pérou et Bolivie

Le langage de la reconnaissance.

Pendant notre séjour à Aréquipa, grand fut le concours des personnes qui voulurent saluer Don Albéra, et pour parvenir plus facilement à ce but on fit dans le petit théâtre de l'Oratoire une sorte d'académie littéraire au cours de laquelle les élèves se surpassèrent. Toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires, y assistèrent, formant une belle couronne autour de notre vénéré Supérieur. Le directeur de l'Établissement prit la parole au début de la séance et s'adressant à Don Albéra s'exprima en ces termes: « Bien cher M. le Supérieur, lorsque pen-

dant ces derniers jours je vous soumettais le compte-rendu de tout ce qui a été fait pour la construction de cet Oratoire qui abrite tant d'enfants jusque là abandonnés, je fus heureux de vous citer les noms de personnes et aussi de diverses associations qui nous donnèrent dès le premier jour de notre arrivée leur généreux concours. Cet acte de reconnaissance serait fort incomplet si je ne profitais pas de cette circonstance actuelle pour vous présenter les véritables auteurs de tout ce que vous avez pu voir dans cette visite. Cet Oratoire, ce Sanctuaire qui ne tarderont pas à être complètement terminés sont l'œuvre de ces Messieurs qui vous entourent avec tant de bonheur. C'est à la Junte départementale que nous devons en

*) Voir *Bulletin Salésien* mars 1904.

grande partie la fondation de l'école agricole, de l'observatoire météorologique, l'acquisition de tous ces nombreux instruments qui nous permettent d'enseigner théoriquement et pratiquement la science si utile de l'agriculture. » En présentant à Don Albéra les 260 jeunes gens et enfants de l'Oratoire, divisés en sections d'internes et d'externes, et sous-sections d'étudiants, d'apprentis et d'ouvriers agricoles, le directeur ajouta: « Si ces jeunes gens reçoivent actuellement le bienfait de l'éducation dans un local parfaitement aménagé et situé dans la position la



La Cathédrale de Malte.

plus favorable, si surtout, en plus d'une profession, d'un métier, ils reçoivent l'instruction de l'esprit, l'éducation du cœur qui en feront de bons chrétiens, je vous le demande, à qui en sont-ils redevables? Est-ce à nous? Il est juste, me semble-t-il, qu'en cette fête de la reconnaissance, je vous remercie publiquement, bien chers Coopérateurs, et que nos élèves apprennent à connaître leurs généreux bienfaiteurs. L'archange Raphaël avait par sa seule présence comblé de bienfaits la maison du vieux Tobie, et celui-ci, au moment où l'archange qui ne s'était pas encore fait connaître allait se retirer, demanda à son fils: Quelle récompense pourrions-nous lui

offrir comme marque de notre reconnaissance? Le fils s'empressa de répondre: Comme il nous rendrait heureux s'il voulait accepter la moitié de nos biens.....Eh bien! nous aussi, chers Coopérateurs, nous serions heureux si avec notre reconnaissance la plus profonde, vous vouliez bien, vous qui avez tant travaillé, de concert avec nous, au salut de cette jeunesse, accepter comme récompense la moitié de ces âmes que nous avons pu sauver avec l'aide de Dieu et votre précieuse coopération. »

La séance allait prendre fin lorsque Mgr l'Évêque se leva et prit la parole. « Messieurs, comment pourriez-vous ne pas aimer et soutenir de toutes vos forces une Congrégation qui rend ces multiples services dont vous êtes, tous les jours, les heureux témoins? Comment pourrais-je ne pas remercier le Seigneur qui m'a envoyé cet essaim de travailleurs apostoliques? Comment enfin ne pas donner au représentant du successeur de l'immortel D. Bosco l'attestation publique et solennelle de notre commune reconnaissance? Il faudrait ne pas avoir le cœur d'un pasteur pour ne pas ressentir et exprimer la gratitude de tout le troupeau. Continuez donc, Messieurs, à veiller sur cet Établissement comme sur la prunelle de vos yeux, oui, continuez-lui généreusement et constamment votre appui moral et matériel. »

L'assistance attendait quelques mots de Don Albéra, et le bon Supérieur, se rendant aux désirs de tous, remercia sincèrement les généreux bienfaiteurs de leur concours et leur donna l'assurance que les fils de Don Bosco correspondraient encore davantage à la bonté exquise et si paternelle de du l'ange diocèse, à l'estime et l'affection de tant d'excellents coopérateurs, et aux besoins si grands de la jeunesse abandonnée d'Aréquipa.

Ascension au lac Titicaca.

De Mollendo, port de débarquement, nous étions rapidement parvenus à Aréquipa, située à 2500 mètres de hauteur, mais le chemin de fer continue à monter jusqu'au 14666 pieds, à travers un paysage vraiment poétique. De la portière de notre wagon nous jetions les regards sur ces montagnes complètement arides, les fixant surtout sur la haute cime que nous devons

atteindre, et la machine qui nous traînait, suant, criant, n'en finissait pas de parcourir les mille détours de la voie ferrée.

Nous étions à 4000 mètres où la raréfaction de l'air est telle que tantôt le voyageur doit craindre de violentes hémorragies, ce qui arriva tout particulièrement à Mgr Costamagna, tantôt il ressent tous les symptômes du mal de mer ou d'atroces maux de tête, dont eurent à se plaindre plusieurs de nos compagnons, entre autres Don Albéra et le robuste directeur d'Aréquiqa.

Nous gardions le silence, en proie à une indigne souffrance, mais nous approchions du terme de notre voyage en chemin de fer. La pluie malheureusement tombait toujours et même redoublait de violence, et nous dûmes nous résigner à ne pas ouvrir nos parapluies plus gênants que protecteurs. Nous arrivons enfin à Puno. Vite, dès notre sortie de la gare, nous embarquons sur un petit vapeur. Puno est le port principal du lac de Titicaca et est presque aussi élevé que la plus haute cime des Alpes. D'autre part, et si je ne me trompe, le lac Titicaca est le plus grand lac navigable du monde entier, car situé à 3824 mètres d'altitude, sa longueur totale est de 3883 milles carrés. La petite ville de Puno ne nous paraît pas tout d'abord très agréable : il faut dire que les impressions ressenties dans le train ne nous quittent pas, nous n'avons envie ni de parler ni de manger.

Nous allons cependant visiter une maison destinée à devenir un Oratoire salésien, mais nos jambes vacillent, la gorge n'émet aucun son, nous avons toutes les peines du monde à respirer. A cette respectable hauteur où nous sommes parvenus il est nécessaire d'avoir de vigoureux poumons parfaitement habitués au climat : aussi prévenons-nous nos chers confrères qui, plus tard, et cependant bientôt, nous l'espérons, devront y résider, qu'ils auront beaucoup à souffrir dans les commencements. Notre petit vapeur se met en marche : une traversée sur un lac donne d'ordinaire l'idée d'une navigation bien tranquille, mais il n'en est pas ainsi pour le Titicaca et bien souvent, trop souvent, ce lac est terrible à ceux qui le parcourent et qui doivent lui payer leur tribut d'atroces souffrances. On nous racontait qu'il y a quelques mois il se trouvait à bord un vieux capitaine qui avait pris

sa retraite après 40 ans de service sur toutes les mers et qui répétait à tous qu'il n'avait jamais ressenti la moindre misère sur l'eau. Tout alla bien tant que nous ne perdîmes pas de vue la terre, mais lorsque nous fûmes au beau milieu du lac, on aurait dit que les eaux de celui-ci voulaient se venger des fanfaronades de notre capitaine qui geignait, geignait, éprouvait un grand malaise et en bon catholique qu'il était, ne pouvait pas se résigner à la pensée qu'il n'y avait à bord aucun prêtre à qui il put se confesser. Disons de suite que la traversée ne dure heureusement que douze heures ; et cependant beaucoup préfèrent passer deux, trois et quatre jours à cheval ou ballottés dans une abominable diligence plutôt que de se voir ainsi à la merci des flots.

Ce nom de Titicaca donné au lac est intimement lié à l'histoire de ces *Incas* qui pendant cinq siècles en furent les maîtres. On y voit encore la fameuse île du Soleil, d'où, comme nous l'avons déjà dit, partirent Manco et Manna Capac pour fonder l'empire des Incas. Nous mettons à profit le trajet pour évoquer les anciennes légendes et ainsi passer agréablement le temps. Il était environ sept heures du soir quand nous nous entendons saluer par les chers confrères directeurs de la Paz et de Sucre qui venaient au devant de nous ; nous étions à Chililaya, port de la Bolivie.

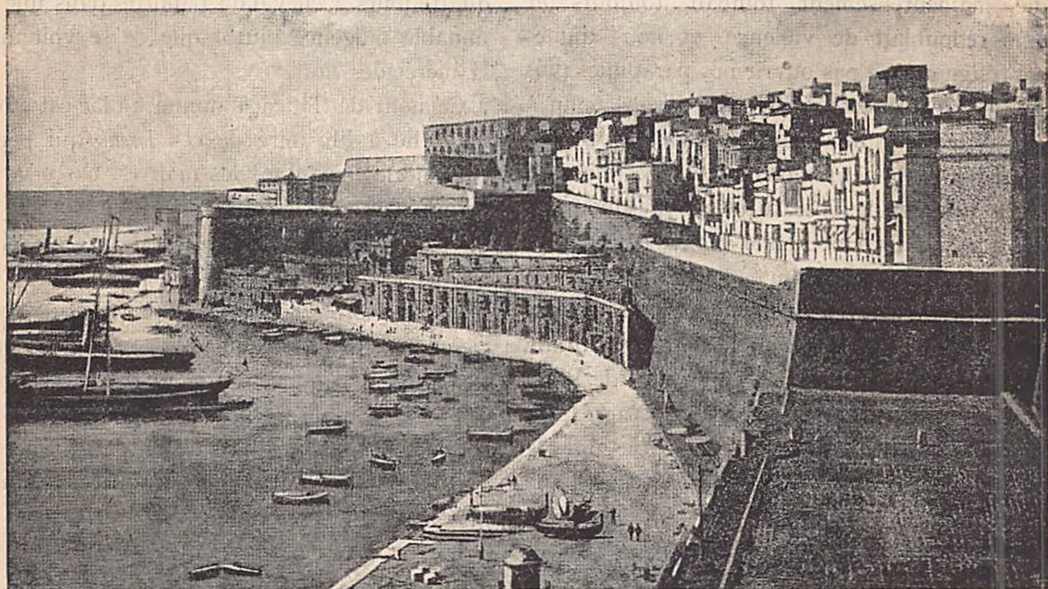
En route vers La Paz.

Pour se rendre de Chililaya à La Paz il faut tout un jour entier en voiture, Durant tout le voyage nos confrères nous faisaient remarquer et admirer les magnifiques montagnes qui entourent la ville de La Paz comme d'une couronne et lui donnent un aspect vraiment enchanteur ; nous découvrions l'Illimani, le Sorata avec ses 6550 mètres d'altitude et plusieurs autres à la cime éternellement recouverte de neige. Les lieux historiques ne se peuvent pas compter ici ; il n'y a pas une motte de terre qui n'ait été le témoin d'une bataille ; c'est qu'en effet plus de vingt présidents se sont succédés en très peu de temps, et même, sous la seule présidence de deux d'entre eux, on a vu soixante révolutions soulevées et réprimées.

Déjà nous apercevions un grand nombre de voitures. qui venaient au devant de nous, mais malgré les excellentes longues-vues que nous possédions il ne nous était pas encore donné de voir la ville dont la position est très bizarre.

L'immense plateau entouré de ces montagnes dont nous parlions tout à l'heure et que nous avons parcouru en une seule journée, s'arrête brusquement et fait place à une immense affûre de plusieurs centaines de mètres au fond duquel jallit comme par enchantement La Paz. *La Paz!* Oh! comme elle a en effet besoin de la

autour, de grands plants d'eucalyptus embaument l'air de leur parfum; les ateliers sont vastes, bien aérés et distribués selon toutes les lois de l'hygiène. Le directeur, un des Salésiens qui furent exilés à l'époque de la dictature Alfaro, a reproduit ici ce qu'il avait vu là-bas et certes il faut louer le programme rationnel-progressif qu'il a ébauché et qu'il fait graduellement suivre aux jeunes apprentis. Il y a tous les soirs des cours de langues étrangères, de comptabilité et de dessin pour ceux qui en ont besoin. Le jeune apprenti doit passer chaque année des



La Valette (Malte) — Vue générale.

paix! Nos chers confrères y sont établis depuis peu d'années, et cependant à combien de révolutions ils ont assisté. Il est juste de dire ici que quelque ait été le parti qui soit parvenu au gouvernement, nos maisons furent toujours protégées et l'Ecole d'Arts et Métiers qui existe et fonctionne à La Paz a pu, malgré orages et les tempêtes les plus déchainées prendre un développement extraordinaire.

L'Oratoire Salésien.

Notre Maison spacieuse et bien construite se trouve à une des extrémitées de la ville, près de la Promenade si renommée des *Pazègues*. Tout

examens, devant une commission compétente, sur chacune des matières vues, puis à la fin de l'apprentissage, un examen général qui a pour conséquence de lui conférer, si le jury l'en juge digne, un diplôme signé du Recteur même de l'Université, d'un maître dans le métier appris et du directeur de l'Oratoire. Point n'est besoin de dire quelle émulation cette méthode donne aux jeunes gens et combien ils font attention à mériter chaque semaine de bonnes notes. Ce fut avec une réelle satisfaction que Don Albéra parcourut tous les ateliers qui lui parurent être des ateliers modèles.

Comme je l'ai déjà écrit, plusieurs voitures

nous avaient escorté dans la descente du plateau; c'étaient celles du Recteur de l'Université et d'autres insignes Coopérateurs. Arrivés à la porte de l'Oratoire nous trouvâmes une grande foule qui aussitôt après le chant du *Te Deum* et la bénédiction du T. S. Sacrement se rendit dans une vaste salle où eut lieu la présentation à Don Albéra des représentants du Gouvernement, des autorités de la ville et des membres du Corps diplomatique. Vint ensuite le défilé des jeunes apprentis et des étudiants, internes et externes, ainsi que des enfants du Patronage. A tous Don Albéra voulut donner une sucrerie, et il tint à embrasser tous les confrères.

Une page édifiante.

Nous passâmes toute la Semaine Sainte à La Paz. Le Gouvernement en corps prenait part à toutes les cérémonies de la cathédrale, et nous, en comparant cet État avec d'autres pays, nous ne pouvions nous empêcher de constater les heureux effets qui résultent du bon exemple donné, surtout quand cet exemple vient de haut. Les Offices du Jeudi-Saint furent vraiment imposants nous vîmes le Président de la République, Général Emmanuele Pando, précédé d'un bataillon de soldats, escorté des ministres, suivi de tous les officiers et de toutes les autorités civiles, accompagner dévotement le Saint-Sacrement et faire son Adoration.

Pendant ces jours solennels tous les bureaux et offices sont fermés. Aucun Indien ne travaille, dût-il se laisser mourir de faim. Les soldats montent la garde devant le T. S. Sacrement du Jeudi au Vendredi-Saint et le Président est justement fier de porter suspendue à son cou la clef du tabernacle-tombeau renfermant Celui qui s'est soumis par amour pour nous à l'humiliation du sépulcre, Rien n'est plus émouvant que de voir le Vendredi-Saint toutes les autorités en grande tenue, ayant à leur tête le Président, venir adorer et baiser la Croix qui a porté notre Créateur, notre Rédempteur et notre Rémunérateur.

Un dernier adieu à la Bolivie.

Ne voulant pas trop m'étendre, je ne ferai pas ici le récit et l'analyse de la magnifique séance littéraire à laquelle assista le Vice-Président de

la République, remplaçant le Président qui était retenu par des devoirs de famille. Je ne parlerai même pas du discours du Ministre de l'Intérieur qui n'eut que des éloges pour l'œuvre salésienne, mais je terminerai ces quelques pages consacrées à la Bolivie en citant les paroles de D. Albéra clôturant cette séance si bien réussie. Il manifesta la satisfaction grande qu'il avait ressentie en voyant ces démonstrations unanimes envers la Pieuse Société salésienne, dont il affirma la vive reconnaissance, puis il ajouta: « L'École et l'atelier sont les deux roues qui font marcher le char de tout enfant du peuple. Que l'une de ces deux roues vienne à manquer et alors le char verse sur la route, constituant ainsi un sérieux danger pour ceux qui veulent passer, en même temps que ce pauvre char risque d'être complètement brisé. Je ne sais si je fais erreur, mais c'est à ce manque d'ateliers chrétiens qui habituent l'homme depuis sa jeunesse à considérer le travail comme l'élément indispensable de la vertu et de la moralité, à ce manque d'ateliers chrétiens, je le répète, que l'on doit la croissance, le développement funeste de cette plante vénéneuse du socialisme dont nous pouvons nous-mêmes et tous les jours constater les tristes fruits. L'œuvre de Don Bosco est spécialement destinée à remédier à cet état de choses, à guérir le mal social si dangereux. L'éducation chrétienne et l'enseignement professionnel, au point de vue de l'art, des masses populaires sont devenus de nos jours comme la condition nécessaire de la stabilité des gouvernements et de la tranquillité des nations. C'est pour cela qu'aujourd'hui, bien qu'il se soit écoulé peu d'années depuis la mort de Don Bosco, il n'y a plus de nation qui n'ait ou par ses évêques ou par ses Magistrats suprêmes ouvert ses portes aux Fils de Don Bosco et à leurs écoles professionnelles. »

(A suivre).





BRÉSIL, (Matto-Grosso)

Première visite inspectoriale à la nouvelle Colonie du Sacré-Cœur de Jésus.

Révérend Père Don Rua.

Il y a presque un an et demi que nos intrépides missionnaires nous ont quitté pour aller s'ensevelir dans les lointaines et inextricables forêts-vierges du Matto-Grosso. Il nous a été enfin donné de les pouvoir visiter. Imaginez-vous, bien cher Père, quelle grande consolation cette réunion a été pour nous tous ! Nous leur amenions de nouveaux ouvriers évangéliques et aussi quelques secours qui leur étaient absolument indispensables.

Le 5 mai, à la nuit tombante, je partais de notre École d'Arts et Métiers de Cuyabà, accompagné de D. Cerema et du coadjuteur Bertolino, destinés tous deux à la Colonie du Sacré-Cœur. Un de nos anciens élèves, Ignace, devait nous servir de guide et une petite caravane nous précédait, portant les provisions et les objets destinés aux Missionnaires.

Don Oliveiro, directeur de l'école de Cuyabà nous conduisit jusqu'à l'Oratoire de Coxipo, et l'excellent directeur de Corumbà, D. Arthur Castello, qui, après une grave maladie, était venu se reposer à Cuyabà, voulut bien nous tenir compagnie avec un de nos bons Coopérateurs M. Jean Marquez. La conversation spirituelle et enjouée de ce dernier nous égaya fort pendant cette première étape et c'est pour ainsi dire presque sans nous apercevoir de la longueur de la route que nous arrivâmes dans la soirée de 6 à Arica-Guassù.

Après une excellente nuit, nous célébrâmes de grand matin le saint Sacrifice, puis il fallut se sé-

parer. Afin de gagner du temps, je me mis en tête de la caravane avec quelques cavaliers et une bête de somme portant quelques provisions, et en avant !... Nous commençâmes à dévorer l'espace, relativement du moins, car le terrain ne se prêtait guère à une course à bride abattue. Il nous fallut voyager toute la journée à travers un immense *pananal*, marécage tellement bourbeux que la vase arrivait presque au poitrail de nos montures.

Nous suivons pendant quelque temps la route de l'ancienne colonie Thérèse Christine. Cela allonge quelque peu notre voyage mais nous permet aussi d'apporter les secours de notre sainte religion à ces chers colons qui en étaient privés depuis notre départ en 1898. Enfin, après une marche de 60 kilomètres, nous faisons halte à *l'Abolition*, ferme appartenant à M. A. J. de Lara, le gendre de notre regretté ami Innocent Martinho. Je pus le lendemain célébrer la sainte Messe à laquelle toute la population des environs voulut assister, et aussitôt après nous nous remettons en route. Cette fois il nous faut pendant de longues heures escalader une montagne très escarpée pour parvenir à la ferme de J. de Lara Filho, et arrivés là, nous devons, comme la sainte Famille, chercher asile dans une étable, c'était tout ce que notre cher ami pouvait mettre à notre disposition. Quatre pieux, hauts d'environ 1 m. 50, servant de supports à une haie de bambous mal joints : voilà notre chambre à coucher : Nous y dormons à la « *Don Quichotte*, » c'est-à-dire armés de longues perches destinées à repousser les vaches, bœufs, chevaux, etc. qui à tout instant assaillent notre pauvre refuge. Ces braves bêtes auraient désiré passer la nuit en notre compagnie, mais la chaleur était assez intense et même suffocante, et nous pouvions parfaitement nous passer de ces calorifères.

Fort heureusement, tout en ce bas-monde a un terme. Une splendide aurore vient nous dédommager des ennuis de cette mauvaise nuit. Nous pouvons alors admirer le splendide panorama qui s'offre

à nos regards. Au nord, une immense forêt-vierge; au sud et à l'est des prairies sans bornes, telles qu'on n'en voit qu'au Brésil, à l'ouest des terrains variés à l'infini : vallées, prairies, collines et bois, plaines et montagnes, toutes les beautés de la nature éparpillées çà et là offrent à nos yeux un spectacle vraiment enchanteur. Nous aurions volontiers profité de la fraîcheur et du calme du matin pour nous délasser un peu, tout en assistant au lever du soleil. Mais il faut chevaucher, la route est là devant nous, longue, indéfinie, inépuisable; elle nous attend. En avant, pas une minute à perdre, si nous voulons ce soir être logés plus confortablement. Cinq jours

malgré tous nos efforts une nuit profonde vint nous surprendre dans ce labyrinthe, entravant notre marche de ses épaisses ténèbres. Les rumeurs diverses de la forêt, le chant monotone du *curiangù* (espèce de chouette), le croassement de milliers de grenouilles qui peuplent d'immenses marécages; au loin les rugissements des fauves, tous ces bruits divers contrastent singulièrement avec le silence religieux et craintif qui s'est emparé de nous. En mon esprit s'agitent alors mille pensées, je songe à la mission divine des apôtres, aux ténèbres plus noires et plus terribles que celles que nous traversons et qui en ce temps couvraient toute la gentilité. L'héroïsme des missionnaires s'offre à mes regards dans toute sa sublimité, et alors une douceur ineffable s'empare de mon âme et il me semble que toutes nos fatigues, tous nos sacrifices sont bien peu de chose, si l'on considère ces transports amoureux dont Dieu embrase de temps à autre nos âmes, leur donnant dès ici-bas un avant-goût des récompenses innombrables qu'il réserve à nos travaux.

Notre situation n'était guère rassurante et cependant je me tranquillais en pensant que Marie, notre bonne Mère, veillait et étendait son manteau protecteur sur notre caravane. Je continuais donc à m'entretenir en douces pensées, lorsque tout-à-coup un nuage de moustiques vint me rappeler à la triste réalité de la terre. Ces terribles insectes semblèrent alors prendre plaisir à nous mortifier de la plus belle manière. Les uns pénétraient dans les oreilles, les autres dans le nez, d'autres essayaient d'entrer dans la bouche; ceux-ci s'attaquaient à nos yeux ou se glissaient sous les ongles, ceux-là bourdonnaient autour de nous. Nos pauvres montures, plus tourmentées encore, se cabraient et voulaient se rouler à terre. Il nous fallut pourtant camper en cet endroit si peu hospitalier; la fatigue nous accablait; ajoutez à cela un appétit formidable et une soif encore plus ardente. Pour comble de malheur nous n'avions pas une goutte d'eau potable. Il survint heureusement pour nous, quelque temps après notre arrivée, une pluie qui, tombant en abondance, nous permit d'étancher notre soif. Nous comptions sur un bon repos dont nous avions fort besoin, mais une tempête de vent s'éleva si violente que mon *ponche* étendu sur quatre pieux et formant toit au dessus de ma tête s'abattit sur moi comme une trombe. Cette bourrasque nous rendit grand service car elle nous préserva de la visite des tigres et autres bêtes féroces qui n'osèrent pas quitter leurs tanières et qui d'ordinaire, comme nous pûmes le constater le lendemain, se



Don Juvénal Bonavia. (V. pag. 81.)

de marche se passèrent sans accident comme aussi sans être agrémentés de quelque'une de ces aventures souvent comiques qui font le charme des excursions. Nous pûmes à loisir, durant ces heures de tranquille chevauchée, contempler la majesté mystérieuse des hautes forêts, admirer cette flore brésilienne si riche, si variée. qui, lorsqu'elle sera mieux connue, fera l'admiration des savants européens.

Sur le soir du 12 mai, alors que le soleil disparaissait à l'horizon, nous nous trouvions encore en pleine forêt-vierge. Ce n'était pas sans inquiétude que nous voyions arriver la nuit; nous avions déjà parcouru plus de cent kilomètres, et nos montures fatiguées n'étaient plus capables d'avancer. Hélas!

réunissaient en grand nombre dans cette clairière. Une seconde rafale fit tomber avec fracas plusieurs grosses branches d'arbres tout près de notre bon guide Ignace. Celui-ci, tout effaré, croit avoir affaire à un tigre. D'un bond il est sur pied, armé de toutes pièces. Grâce à Dieu, il en fut quitte pour la peur.

Ainsi se passa cette longue et pénible nuit. L'aurore enfin apparut et la forêt se montra à nos regards sous un aspect moins farouche que la veille. Cependant un sentiment indéfinissable de crainte et de terreur dominait toujours notre être, et, malgré la grande fatigue qui nous accablait, nous partîmes au petit jour, fuyant ce sombre et terrible labyrinthe. Nous arrivâmes le soir chez notre excellent ami, le docteur Manuel José dos Santos qui avait prévenu télégraphiquement sa famille de notre passage, et nous y fûmes reçus les bras ouverts. Nous restons chez ces aimables hôtes pendant un jour et demi, nous pouvons nous reposer et renouveler nos provisions de voyage. Nous quittons ces généreux bienfaiteurs les remerciant de leur accueil chaleureux et nous nous remettons en route, remplis d'un nouveau courage. Nos chevaux, alertes, dispos, galopent gaiement cette fois et de joyeuses conversations agrémentées des souvenirs de notre première étape nous font trouver courtes les longues heures de ce voyage.

Rencontre de D. Balzola.

Nous avions, le 17 mai, galopé toute la journée sous un soleil tropical car nous approchions du terme de notre expédition et nous arrivons vers trois heures au *Boqueirao*, qu'entourent deux ruisseaux aux eaux limpides et fraîches. C'est dans ce site pittoresque d'où le regard embrasse un immense horizon de verdure, de fleurs et d'arbres dix fois séculaires, que se trouve la pierre indiquant la limite de notre propriété. C'est là aussi que nous attendait Don Balzola, directeur de la Colonie; deux montures s'y trouvaient aussi, qui devaient remplacer nos pauvres chevaux fatigués. Un modeste repas était servi à l'ombre d'un magnifique figuier, et c'est avec grand appétit que nous y faisons honneur, d'autant plus que ce repas servait à la fois de dîner et de souper. Une fois bien réconfortés nous entreprenons les 25 kilomètres qui nous séparent de la colonie et nous parvenons après une heure de marche aux bords du *Barreira*. Devant nous, s'étend sur un parcours de deux kilomètres une splendide avenue de peupliers que nous parcourons en admirant les cimes altières des arbres dorés par le soleil couchant et qui semblaient

en s'inclinant légèrement vers nous, inviter nos âmes à s'élever vers les Cieux.

Nous voici à la Colonie: à peine notre arrivée est-elle signalée que de toutes parts on accourt joyeux à notre rencontre. Tout est en fête; les pauvres huttes de nos missionnaires sont ornées rustiquement: partout, des palmiers, des lauriers, des guirlandes de mousse, voire même des arcs de triomphe: les décors sont bien simples, il est vrai, mais ils sont fort expressifs dans leur simplicité et l'on sent que c'est le cœur qui a concouru à les arranger.

A la tombée de la nuit, une gracieuse illumination réjouit nos regards, ce sont des salves de carabine, quelques fusées, des ballons multicolores qui signalent au loin la joie qui règne dans cette oasis perdue, tandis que les tigres, les jaguars et autres animaux sauvages s'enfuient tout au fond des immenses forêts. En un mot c'est la fête de la famille toute cordiale, toute salésienne! Quelles douces émotions pour nos chers confrères missionnaires et pour nous mêmes! Quelle n'était pas la joie de ces héros, de ces martyrs, inconnus du monde, mais privilégiés de Jésus, en revoyant leur Inspecteur, c'est-à-dire, à leurs yeux le représentant de Dieu ici-bas, en entendant tomber de ses lèvres une parole d'encouragement, un conseil qui les aidera à surmonter les difficultés et à continuer leur vie toute d'abnégation, de sacrifices.

Impressions du voyageur — Beautés de la colonie — Sa situation actuelle.

Comment décrire l'agréable satisfaction qu'éprouve le voyageur qui visite les délicieux parages de la colonie. Charmante oasis, je le répète, perdue au milieu de forêts sans bornes. Ce n'est pas à dire que les environs de la Colonie ressemblent aux déserts de l'Afrique, mais lorsque, après avoir parcouru des centaines de kilomètres à travers d'épaisses forêts et de fétides marécages où tout est à l'état inculte, on s'arrête enfin dans la Colonie, non sans s'être exposé à bien des dangers, on se sent moins seul, on se retrouve chez soi, on éprouve le bonheur de la caravane épuisée, à bout de forces, qui, après avoir marché longtemps dans les sables brûlants du désert, parvient enfin à l'oasis tant désirée. Ici dans notre chère colonie, le voyageur peut contempler avec satisfaction un terrain assez vaste cultivé à l'européenne; il est dans un pays connu et il a toute possibilité de se reposer de ses fatigues. Comme ce petit monde salésien, isolé tout là-bas, parle au cœur! Comme il est doux aussi de songer que ce sont les humbles

fils de Don Dosco qui ont les premiers immolé sur cette terre lointaine et encore sauvage l'auguste Victime trois sainte. Il semble du reste que le divin Cœur de Jésus lui-même ait choisi ce lieu pour y répandre à profusion ses grâces les plus abondantes.

A deux cents mètres au sud de notre Établissement s'élève un énorme rocher, en forme de muraille, haut de plus de 60 mètres. Du centre de ce rocher et de quelques autres endroits s'échappent plusieurs filets d'une eau limpide, qui viennent se briser sur les aspérités de la roche, faisant entendre un son argentin, puis, se réunissant au milieu de leur course, forment une gracieuse et pittoresque cascade dont les eaux vont se répandre en de multiples bassins, ouvrage de la nature. De la partent de nombreux ruisseaux qui, décrivent sur leur parcours d'étranges sinuosités, arrivent enfin dans le *Rio Tacho*, après avoir dessiné sur le terrain un superbe cœur de cent hectares admirablement cultivés. Au milieu de ce cœur serpente un autre ruisseau dont l'eau abondante met en mouvement notre *Monjoulô* (moulin pour les céréales), et sert également pour la consommation et l'arrosage.

Dans la muraille rocheuse, on peut apercevoir çà et là des niches que la nature à comme destinées à recevoir les statues des saints protecteurs de la colonie. Les unes sont déjà occupées; d'autres attendent que des bienfaiteurs généreux nous envoient les statues des saints dont ils veulent étendre la dévotion parmi nos Indiens.

Un panorama magnifique se déroule autour de la colonie. C'est au nord, la verdoyante vallée du *Barreiro*, riche en pâturages; à l'est, une immense plantation de riz, dont les contours se dessinent nettement sur la forêt qui l'entoure; à l'ouest et au sud, s'étendent à perte de vue de vastes champs et prairies.

Les différents bâtiments de la Mission, au nombre de neuf, s'élèvent au centre du Cœur dont nous avons déjà parlé. Les uns se composent tout simplement de pieux entourés de branches entrelacées; les plus élégants sont construits en *adobes*, espèces de briques en terre non cuite. La pauvre chapelle est encore couverte de paille et bien peu digne du divin Hôte qu'elle renferme; nous espérons d'ici peu en construire une autre couverte de tuiles et ainsi mieux garantie contre le feu ou la pluie. Les Indiens se sont déjà élevés plusieurs *ranchos*, d'autres se proposent de les imiter.

Les récoltes de cette année ont été abondantes et nous sommes pleins d'espoir en l'avenir. Tous les bras disponibles sont employés à cultiver la terre, afin d'étendre le plus possible notre conquête

sur la nature inculte, et surtout afin de pouvoir suffire à nos besoins et à ceux de tant d'Indiens groupés déjà autour de nous. Ainsi les énormes dépenses occasionnées par l'achat et le transport des aliments, diminuent de jour en jour. Nous allons essayer la culture du café; le terrain et le climat semblent s'y prêter et ce nous sera d'un précieux secours.

La colonie possède actuellement 30 vaches, 40 bœufs et taureaux, une quinzaine de mulets et plusieurs chevaux. Ces animaux nous ont été donnés en grande partie, mais il nous faudrait un troupeau qui par sa reproduction pût suffire aux nécessités de chaque jour. Ah! si nos chers bienfaiteurs de France pouvaient nous aider à nous procurer ce troupeaux qui serait si utile à notre Mission! je dirai même indispensable pour continuer de travailler au règne de Jésus-Christ au milieu de ces peuplades à demi sauvages! Nos coadjuteurs, aidés de quelques Indiens, ont construit une machine pour la production de la farine de manioc. Cette farine est un peu grossière, il est vrai, mais ici, on est loin d'être difficile.

Grâce à Dieu, notre Colonie du Sacré-Cœur de Jésus nous donne bien des consolations. Un bien immense couronnera, dans l'avenir, les généreux efforts de nos vaillants missionnaires. Les Indiens sont déjà au nombre de 148; tous manifestent d'excellentes dispositions tant pour le travail que pour recevoir l'instruction religieuse. Toutefois il faudra assez longtemps pour civiliser complètement ces nations sauvages. Les Sœurs de Marie Auxiliatrice élèvent 37 fillettes et les Salésiens 17 garçons. Tous reçoivent l'instruction religieuse, intellectuelle, et manuelle, mais en raison du caractère vif et inconstant de nos Indiens, il faut varier beaucoup l'enseignement sans s'arrêter longtemps sur un même sujet. Les efforts, l'abnégation de nos missionnaires sont vraiment héroïques! Que de privations à subir, que de sacrifices il leur faut accepter! Mais ce sont tous de vrais Fils de Don Bosco, d'une nature forte, généreuse, ne sachant pas, ne voulant pas reculer devant les difficultés, si nombreuses soient-elles. Dernièrement les Sœurs ont été obligées pour vêtir un pauvre enfant indien de déclouer le drap qui servait de plafond à leur misérable chapelle. Actuellement ces saintes Filles se demandent comment elles feront pour recevoir d'autres petites indiennes qui doivent leur arriver. Plaise à Dieu que des âmes généreuses, touchées d'une telle misère, viennent en aide à nos dévoués missionnaires, précurseurs de la civilisation dans ces terres incultes, et fidèles imitateurs de tant d'a-

pôtres qui dans le cours des siècles ont tout sacrifié pour gagner des âmes à Notre Seigneur.

Combats indiens.

De petits groupes d'indiens *Coroados* commencèrent, dès le mois d'août, à stationner dans les environs de la colonie. Quelques semaines plus tard, leur nombre s'étant accru, ils demandèrent à Don Balzola la permission d'aller défendre leurs *tabas* contre les féroces *Cayapos* dont les tribus vagabondes erraient des rives du *Roncador* et de l'*Araguaya* jusqu'aux sombres forêts du Parà.

la clôture des propriétés et son fruit est employé dans la fabrication d'un excellent sirop contre la toux. Mais la valeur principale de cette plante consiste dans la pellicule qui enveloppe les graines. Les Indiens en extraient une liqueur rouge, indélébile, qu'ils mélangent ensuite avec de la graisse de tigre, de poisson ou de crocodile. Cette fameuse composition dont ils s'enduisent tout le corps rend leur peau souple et luisante, et l'odeur forte et très désagréable qui s'en dégage les préserve des piqûres des insectes.

Le vol de l'*urucu* des *Coroados* fut la cause de la



Elèves du Collège S. Joachin — Lorena (Brésil).

D'après les renseignements fournis par nos *Coroados*, les *Cayapos* ont la taille élevée, le teint bronzé, les traits délicats. Ils portent une longue chevelure. Ces Indiens sont paresseux, voleurs, peu industrieux. Leurs armes sont plus grossières que celles des *Coroados*. Le *tacapé* est leur arme favorite: c'est une espèce de matraque faite en bois de fer, très dur et très pesant. La nombreuse tribu des *Cayapos* est établie de l'autre côté du *Rio das Mortes* qui coule à vingt lieues de la colonie et sert de limites au territoire des Indiens *Coroados*.

En 1877, les *Cayapos* volèrent l'*urucu* que la tribu des *Coroados* avait planté sur les rives du fleuve *Das Mortes*. L'*urucu* est un arbuste du Brésil, dont la graine est enveloppée dans une pellicule écarlate. Cet arbuste est utilisé pour former

guerre entre les deux tribus. Les *Coroados* envoyèrent aussitôt une ambassade à la colonie Thérèse-Christine qui était alors sous notre direction, pour demander à Don Balzola d'aller avec ses *Brades*, c'est-à-dire avec ses Indiens civilisés, venger l'insulte qu'ils avaient reçue et châtier les *Cayapos*. D. Balzola promit de les défendre si les *Cayapos* renouvelaient leurs hostilités. L'année suivante, nous fûmes contraints d'abandonner notre colonie Thérèse-Christine et les pauvres *Coroados* recommencèrent la guerre.

Un combat atroce eut lieu tout récemment. Les *Cayapos* avaient tué le bébé du cacique Joaquin, chef des *Coroados*. La nouvelle de ce lâche attentat se répandit aussitôt dans toute la tribu qui, ivre de rage, se précipita sur les ennemis. Ceux-ci,

pris à l'improviste, s'enfuirent dans les forêts, jonchant la terre de leurs blessés et de leurs morts. Les Coroados fiers de leur victoire reviennent ensuite en montrant avec orgueil leurs horribles blessures.

Telles sont au commencement de ce XX siècle les scènes de carnage qui souillent les forêts de l'Amérique du Sud. Depuis 400 ans déjà, de vaillants missionnaires ont tour à tour essayé de pénétrer dans ces derniers repaires de la barbarie. Quand donc sonnera pour ces pauvres âmes l'heure de la miséricorde ? Puisse notre humble colonie fondée sous l'égide du Sacré-Cœur, annoncer bientôt à ces sauvages une ère nouvelle, ère de paix et de lumière, ère de civilisation et de salut!

Et vous, bien-aimé Père Don Rua, hâtez de vos ferventes prières le règne triomphant de Jésus-Christ dans nos immenses forêts; obtenez pour notre chère Mission les plus abondantes bénédictions de Jésus et de sa divine Mère, Notre Dame Auxiliatrice, et aussi les secours matériels nécessaires pour conquérir à Dieu ces nombreuses tribus encore courbées sous le joug de Satan.

Priez aussi pour votre fils dévoué et reconnaissant en J. C.

DON ANTOINE MALAN

Inspecteur du Brésil.



LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE

Chaque mois nous rapproche de la date anniversaire du solennel Couronnement de l'Image de Marie Auxiliatrice, et nous continuons à recevoir de nombreuses relations de fêtes qui ont été célébrées à l'occasion de cette grandiose manifestation. C'est ainsi que la ville de *Chichigalpa*, dans la République du Nicaragua, tint le 22 juin à manifester sa dévotion envers Marie Auxiliatrice en venant prier devant la statue sur la tête de laquelle fut placée une splendide couronne. On peut dire que non seulement tous les élèves des écoles et les membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice prirent une part effective à ces solennités mais ce fut toute la population entière qui remercia la Madone de la protection qu'Elle voulait bien lui accorder.

— Hommage tout spontané et très solennel de la ville de *Barranquilla* (Colombie) à Marie Au-

xiliatrice au jour même du Couronnement. L'œuvre salésienne a considérablement accru le nombre de ses Coopérateurs.

— Les nouvelles qui nous parviennent de l'Équateur sont aussi enthousiastes. A *Cuenca*, bénédiction d'une très belle statue qui est transportée solennellement de la Cathédrale à la Chapelle de l'Oratoire salésien dans la soirée du 24 mai. — Tout le pays, autour de *Cuenca* redouble de dévotion à Marie Auxiliatrice. *Sig-Sig* compte une centaine de personnes affiliées à la Confrérie et celle-ci pense déjà à transformer la petite chapelle dans laquelle ont lieu les réunions, en un gracieux sanctuaire. L'image de Notre Dame Auxiliatrice est vénérée et priée avec beaucoup de ferveur à *San-Bartolo*, *Jordam*, *Pageha*, *Am-bāto*, *Oña*, *Cumbe*, et, ainsi que nous l'écrit notre cher missionnaire D. Tallacchini, il n'y a pas de

centres qui n'aient leur autel ou la statue de la Madone. — A *Gualaquiza*, pose de la première pierre d'une église dédiée à Marie Auxiliatrice; ce sera le quatrième sanctuaire élevé en cette province où se dépense avec tant de fruits à l'égard des Jivaros, le zèle de Mgr Costamagna. — Tout fait espérer que d'ici peu *Riobamba* aura son temple digne de la Vierge Auxiliatrice.

— Si nous passons en Orient, nous devons signaler *Beitgemal*, *Cremisan*, *Nazareth* et *Béthléem* où, grâce aux fils de Don Bosco, la dévotion envers la Madone du Valdocco va toujours en se développant davantage,

— Nos lecteurs se rappellent les belles cérémonies qui se sont accomplies dans la Cathédrale de *Smyrne* au jour même du 24 mai. Que Marie Auxiliatrice, invoquée avec tant de ferveur dans cette ville, écoute les prières de ses dévoués ser-

viteurs et hâte de toute sa puissance la réunion des Églises Orientales à l'Église Catholique, mère et maîtresse.

— Sous la rubrique du *Culte* de Marie Auxiliatrice, nous signalons avec une grande joie que Sa Sainteté Notre Très Saint Père le Pape Pie X. par un rescrit en date du 7 septembre 1903, a daigné élever au rite double de *seconde classe avec octave* la fête de Saint François de Salès dans toutes les églises et chapelles des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice. De même Sa Sainteté a élevé au rite double de *seconde classe* la fête de Marie Auxiliatrice dans les mêmes églises et chapelles. Nous pouvons bien dire que c'est là une nouvelle pierre milliaire indiquant la marche triomphale de notre Protectrice.

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

Malgré les angoisses où vous vous trouvez, fidèles du Christ, ne vous découragez pas. Invoquez Marie Auxiliatrice et elle vous secourra. Le passé est un garant du présent. Répétons souvent la prière officielle de la solennité de Marie Auxiliatrice: « O Dieu, tout-puissant et miséricordieux, qui avez mis dans la protection de la Bienheureuse Vierge Marie un secours merveilleux et perpétuel, faites, dans votre bonté, nous vous en supplions, que, munis pendant le combat de cette vie, d'une semblable protection, nous puissions, à l'heure de notre mort, vaincre notre ennemi irréconciliable.

(Office de la fête de Marie Auxiliatrice).

Le onze avril, mon frère était atteint d'une pulmonie. Malgré les soins les plus empressés, le mal fit de tels progrès que le septième jour le médecin qui le soignait déclarait que c'en était fini. A la pulmonie était venue s'adjoindre une méningite; le pauvre malade avait perdu l'usage de tous ses sens et était tombé dans un délire si effrayant que nous avions les plus grandes peines à le calmer et à le maintenir dans son lit. Je me tenais toujours à son chevet et convaincu que désormais toute espérance humaine était perdue, j'eus recours à Marie Auxiliatrice

et je lui demandai seulement de redonner à mon bon frère assez de connaissance pour mettre en ordre les affaires de sa conscience et recevoir la sainte communion. Je priai avec cette confiance qui m'avait été inspirée dans mon enfance par Don Bosco et ses chers Fils et je fis prier tous ceux qui assistaient à la lugubre scène. Une demi-heure ne s'était pas écoulée, que mon pauvre frère reprenait ses sens et pouvait, à notre grande édification, recevoir la sainte Hostie.

Depuis ce heureux moment mon frère a encore souffert de plusieurs maux et tout parti-

culièrement d'une conjonctivite avec ulcères à l'œil gauche, mais il n'en a gardé aucune trace.

Voulant faire de plus en plus connaître et apprécier la bonté et la puissance de Marie Auxiliatrice et en accomplissement de mon vœu, je vous envoie cette courte relation pour que vous l'insériez dans le *Bulletin*.

Fonzazo (Bellune), 7 août 1903.

P. D.

prêtre, zéléateur salésien.

*
**

Ci-inclus un mandat-poste de deux francs pour une Messe d'actions de grâces à Marie Auxiliatrice pour la protection qu'elle nous a accordée pendant l'année.

Neuve-Lyre (Eure), 1er février 1904.

N. P. B.

*
**

La grâce que nous demandions si instamment à Notre Dame Auxiliatrice nous a été accordée, et je m'empresse de vous la transmettre afin que vous l'insériez dans le *Bulletin* et que vous y publiiez ma reconnaissance ainsi que celle de toute ma famille. Oh ! comme il fait bon d'avoir une confiance illimitée en cette bonne Mère.

Vaucluse, novembre 1903

R. T.

*
**

Rien n'est si doux que, de pouvoir assez souvent s'acquitter d'une dette contractée envers la bonne Mère ! Ayant eu à subir en novembre dernier, des examens très sérieux, et ne me trouvant pas, pour des raisons tout-à-fait indépendantes de ma volonté, assez bien préparé, j'ai promis à la Vierge toute-puissante, si elle voulait bien m'aider, de publier dans le *Bulletin salésien* cette nouvelle et inoubliable grâce. Or voici que tout est allé à souhait, et je viens donc tout heureux accomplir ma promesse, exhortant chaleureusement tous ceux qui comme moi auraient des examens à passer à toujours les mettre sous le manteau protecteur de Marie Auxiliatrice.

Rome, 25 janvier 1904.

A. K.

*
**

Ci-inclus dix francs en actions de grâces pour faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice.

Clermont-Ferrand, 14 janvier 1904.

S.

*
**

Toute ma reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce qu'Elle m'a accordée.

Saint-Étienne, Janvier 1904.

E. C.

*
**

J'étais malade et ayant absolument besoin de ma santé pour travailler, je me suis adressée à Marie Auxiliatrice avec une grande confiance, lui promettant, si elle m'exauçait, d'insérer cette grâce dans le *Bulletin salésien*. La santé m'a été si bien rendue que je ne me rappelle pas m'être depuis des années si bien portée. Gloire en soit rendue à Marie ! Je lui confie d'autres intentions qui me sont très chères.

Lyon, 18 février 1904.

A.

*
**

Ci-inclus cinq francs en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Lyon, Place Carnot, janvier 1904.

U. G.

*
**

Une zélée Coopératrice qui a déjà obtenu plusieurs faveurs par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice en qui elle a une absolue confiance, se recommande à cette bonne Mère pour une affaire très importante.

Agen, 15 février 1904.

Une Coopératrice.

*
**

Je ne puis trouver de paroles assez fortes pour exprimer ma vive reconnaissance pour les innombrables faveurs que m'a accordées Marie Auxiliatrice ; aussi, en parcourant les pages du *Bulletin salésien* qui relatent les actions de grâces adressées à cette bonne Mère, j'ai entendu une voix intérieure qui m'invitait à rendre publique ma reconnaissance envers la chère Madone de D. Bosco. J'invite toutes les âmes pieuses à s'unir à moi pour la remercier, tout particulièrement de la guérison de mon unique enfant survenue en 1900, alors qu'il était élève du Collège salésien d'Hinojo, et aussi de la protection avec laquelle Marie a veillé sur tous mes intérêts.

Hinojo (République Argentine), 14 juin 1903.

I. B.

*
**

Il y avait déjà beaucoup de temps que ma chère mère était gravement malade et tous ceux de la famille qui l'entouraient craignaient beau-

coup de la voir mourir. J'étais loin d'elle, et cette crainte me fit bien souvent verser des larmes. Un jour où je me sentais plus attristée, car je n'avais reçu aucunes nouvelles, je me tournai avec confiance vers Marie Auxiliatrice et je la suppliai de guérir ma pauvre mère, promettant de rendre publique cette faveur, si elle voulait bien consentir à me l'accorder. O ineffable bonté de Marie! À peine avais-je formulé cette prière que ma mère commençait à ressentir quelque soulagement et le mieux fit de tels progrès que les médecins eux-mêmes en furent tout étonnés. Elle est actuellement parfaitement rétablie. J'accomplis aujourd'hui la promesse que j'avais faite et je rends publiquement grâces à Notre Dame Auxiliatrice.

Lugagnano, 29 novembre 1903.

Sœur J. P.
Fille de Marie Auxiliatrice.

*
**

Reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une grâce temporelle qu'elle a bien voulu nous ac-

corder. Ci-joint pour une Messe cent timbres de 0,05 cent.

Janvier 1904.

L. T.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Alexandrie: G. P. 5 francs pour une Messe d'actions de grâces.

Asti: Reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour l'heureuse réussite d'une dangereuse opération.

Chaux de Fond: Merci à Marie Auxiliatrice qui nous a obtenu la conversion d'une personne qui nous était très chère et qui a fait son abjuration solennelle.

T. B. envoie 150 francs en accomplissement d'un vœu.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

ANGLETERRE

Un coin de France à Londres.

À NOS BIENFAITEURS.

Il est juste qu'après trois mois de séjour sur le sol hospitalier de l'Angleterre, nous vous donnions signe de vie.

Nous n'oublierons jamais, chers et dévoués Bienfaiteurs, l'empressement que vous avez toujours mis à répondre aux invitations de notre vénéré Directeur pour nous procurer le nécessaire à l'orphelinat. Grâce à votre générosité, nous n'avons jamais manqué de rien; aussi du fond du cœur nous vous disons un grand merci et nous n'oublions pas d'ajouter dans nos prières et nos communions une intention toute spéciale pour vous, vos familles et vos affaires.

A Londres, nous nous trouvons à merveille au milieu de Supérieurs qui nous aiment et veulent

notre bien. Il nous est encore difficile de nous faire comprendre en anglais, mais cela vient *step by step*. D'ailleurs la plupart de nos maîtres et particulièrement notre bon père Don Macey, Supérieur de la maison et Provincial de l'Angleterre, parlent couramment le français. Tous les jours nous suivons un cours spécial et nous commençons déjà à tenir de courtes conversations. La connaissance de cette langue pourra nous être très utile plus tard.

C'est assurément avec regret que nous avons quitté la douce France, aussi a-t-on cherché à nous rendre le moins dur possible l'éloignement du pays natal. A vrai dire, nous formons une colonie française, car, pour la table, le jeu, la promenade et la classe, nous sommes toujours réunis; une modeste bibliothèque de livres de lecture français est même à notre disposition. Quels bons moments passés ensemble dans notre salle de récréation où nos maîtres exilés viennent s'entretenir avec nous! C'est le petit coin de France, et il nous semble alors

continuer la conversation d'autrefois. L'un rappelle vos bienfaits, l'autre parle de nos Supérieurs dispersés au loin et des camarades restés là-bas.

Béni soit Dieu qui nous a ménagé cet asile, tandis que beaucoup d'autres souffrent peut-être dans leur isolement! Admirable est la charité de nos bienfaiteurs qui ne connaissent pas les frontières quand il s'agit de se dévouer!

Chacun a gardé le métier déjà commencé; il existe en effet ici des ateliers d'imprimerie, composition, reliure, cordonnerie, confection et serurerie. Bien qu'ils soient de date encore toute récente, le travail abonde, grâce à Dieu.

Le climat serait moins rigoureux qu'au nord de la France avec une différence peu sensible cependant; le brouillard, appelé le *fog*, est parfois très épais. Ainsi le 5 décembre dernier, régnait l'obscurité la plus complète au beau milieu de la journée, impossible de distinguer une personne à deux mètres; les chevaux circulaient au pas, crainte d'accidents, et des feux, allumés au coin des rues, guidaient les cochers et les passants. Fort heureusement cela est rare et des Anglais nous affirmaient que depuis quelques années on n'avait pas vu pareil brouillard.

Les Salésiens ont un vaste champ de travail à Battersea (quartier sud-ouest de Londres): outre la paroisse, l'œuvre comprend une école primaire avec 400 externes environ et un cercle très fréquenté. L'internat compte 130 élèves, qui suivent le cours secondaire, et une soixantaine d'apprentis.

Vous voilà en quelques mots renseignés sur ce que deviennent vos anciens protégés que vous aimez toujours. Puissent ces quelques détails vous intéresser et notre situation actuelle vous consoler un peu de la disparition momentanée de l'Œuvre salésienne en France.

La Colonie des Orphelins de France à Londres.

MACAO (CHINE). — Un certain nombre d'amis et d'admirateurs des Œuvres de Don Bosco travaillent vivement à hâter la venue des Salésiens dans cette colonie portugaise si éloignée. Les journaux locaux et tout particulièrement *O Patriotta*, qui paraît à Hong-Kong, s'intéressent passionnément aux Œuvres salésiennes, et nous leur adressons ici nos plus religieux remerciements. Que le Seigneur daigne bénir ces pieux désirs et en favoriser la réalisation.

NICHTEROY (BRÉSIL). — Une Commission s'est formée à l'Oratoire Santa Rosa en vue d'organiser un Hommage National Marial à l'occasion du Jubilé de l'Immaculée-Conception. Par les soins de la susdite Commission il a été imprimé et distribué dans tout le Brésil un opuscule intitulé: Hommage à l'Immaculée-Conception, dans lequel sont an-

noncées les fêtes solennelles qui auront lieu dans le magnifique Sanctuaire élevé en l'honneur de Marie Ausiliatrice lors du 4^e centenaire de la découverte du Brésil.

— Nous donnons ici le texte du Décret par lequel en date du 6 Juillet 1903, le Président des États-Unis du Brésil a accordé au Collège salésien Santa Rosa, de Nichteroy, les privilèges et faveurs dont jouit le Lycée National.

« Le Président de la République des États-Unis du Brésil, après lecture des informations prises par le délégué fiscal du Gouvernement sur les programmes d'enseignement et la manière dont ils sont suivis au Collège Santa Rosa, dans l'État de Rio-Janeiro, décrète accorder à cet établissement d'instruction, conformément aux dispositions de l'article 361 du Code sur les Instituts officiels d'enseignement supérieur et secondaire, approuvé par décret du 1^{er} janvier 1901, tous les privilèges et faveurs dont jouit le Lycée National.

Rio de Janeiro, 6 Juillet 1903,
an XXV de la République.

FRANCESCO DI PAOLA RODRIGUEZ ALVES.

J. J. SEABRA, *secrétaire.*

ILE DE MALTE. — Une nouvelle fondation salésienne.

— Nous empruntons à une lettre adressée à notre confrère D. O'Grady les lignes suivantes qui ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs.

Ce fut en l'année jubilaire de la Reine Victoria qu'un de nos plus insignes bienfaiteurs et Coopérateurs Mr. Alphonse Maria Galea intervint auprès du Gouvernement britannique pour solliciter et obtenir l'ouverture à Malte d'une Maison Salésienne, destinée à servir de Pénitencier-refuge aux enfants qui soit en raison de leur jeune âge soit à cause du peu de gravité du délit qu'ils avaient commis, ne pouvaient pas être envoyés en prison mais qui cependant méritaient une légère peine. Le Gouvernement accueillit favorablement cette heureuse idée et Mr. Galea s'empressa d'offrir un vaste terrain ainsi qu'une somme de 25000 francs. Une zélée Coopératrice, Mlle Pullicino, suivait bientôt ce bel exemple et de son côté souscrivait pour la même somme.

Cinq ans après, M. l'abbé Farrugia, directeur diocésain des Coopérateurs salésiens et délégué de S. G. Mgr l'archevêque de Malte, bénissait solennellement la première pierre du susdit établissement dans la charmante ville naissante de La Sliema, en présence du Gouverneur Sir Freemantle accompagné de son aide de camp, le colonel Biancardi, et entouré d'une foule immense. Les deux vœux de la population Maltaise étaient sur le point de voir leur réalisation: la construction d'un asile et la venue des Salésiens.

Cinq autres années passèrent encore, mais enfin l'on vit surgir de terre et bientôt se terminer une bonne partie du Pénitencier-refuge. La chapelle avance rapidement et les Salésiens sont installés. Il est impossible d'exprimer avec quelle joie nous fûmes reçus par tous les Maltais et en particulier par nos chers Coopérateurs.

Nous n'étions pas encore descendus dans l'île que déjà la ville entière savait notre arrivée, car presque tous les journaux locaux nous avaient annoncé et salué. Nous débarquions à Malte vers le milieu de la nuit du 12 novembre, et dès le lendemain matin, à la sortie d'une petite chapelle contiguë à l'établissement où nous avions célébré le saint sacrifice de la Messe, nous apercevions la sympathique figure de M. Galea. Il voulut immédiatement nous conduire chez lui où nous reçûmes pendant plusieurs jours l'hospitalité la plus délicate, car nous n'avions encore chez nous ni provisions ni... cuisinier. Cet excellent ami tint à nous présenter à plusieurs de nos bons Coopérateurs parmi lesquels surtout Mgr Pace, Archevêque de Malte, lequel nous reçut d'une manière toute paternelle et eut pour nous des paroles fort encourageantes; Mr l'abbé Farrugia qui nous traita immédiatement comme de vieilles connaissances; Mlle Pulicino, qui nous témoigna son grand contentement en constatant enfin la présence des Salésiens dans l'île; l'Honorable Zammut, véritable apôtre, qui a tant travaillé déjà et nous est si utile, si dévoué, près du Gouvernement; le docteur De-Bono, Juge de Sa Majesté et brillant conférencier salésien; le Révérend Curé de La Sliema et tant d'autres dont le nom m'échappe. Je n'exagérerai pas en disant que je restai étonné en apprenant le nombre grand et consolant de Coopérateurs dans cette île. De plus, il me semblait, en entrant chez eux, me trouver dans une maisons salésienne. La grande oléographie de D. Bosco occupe la place d'honneur dans leur salon, puis on y voit le tableau de Marie Auxiliatrice, le portrait de D. Rua, etc. En somme tout ce que nous avons aperçu nous fait largement espérer le concours le plus soutenu de tant de bons Coopérateurs.

L'Établissement avec sa vaste étendue, bien aéré, aux salles spacieuses, aux longs corridors, fait le plus grand honneur à l'architecte qui en a dressé le plan. Tel qu'il est actuellement il peut déjà contenir une quarantaine d'enfants, et comme le nombre des petits condamnés n'est pas aussi élevé, il se peut très bien que nous acceptions également des orphelins. Il y aurait alors deux sections: le pénitencier et l'orphelinat. Nous espérons que d'ici peu de temps la maison possèdera tout ce qui lui est nécessaire, et c'est à ce moment que nous en ferons l'inauguration avec la plus grande solennité possible. Le Gouvernement nous semble très disposé à prêter son aide à cette œuvre et il ne nous reste qu'à remercier de tout cœur le Seigneur qui nous a permis de dresser notre tente à Malte sous de si heureux auspices.

ILES AÇORES — Le nouvel établissement salésien. — Nous recevons des confrères envoyés pour ouvrir une nouvelle maison dans l'Archipel des Açores les nouvelles suivantes: « C'est le 20 novembre que nous sommes partis de Lisbonne. Après une courte relâche à l'île de Madère où nous avons eu le bonheur de revoir le bon évêque Mgr Barreto, grand admirateur de Don Bosco et l'un de nos insignes bienfaiteurs, nous poursuivons notre voyage vers les Açores. Bientôt nous apparaît le gigantesque

Pic Ruivo qui a une altitude de plus de deux mille mètres, et après deux jours de navigation nous touchons l'île St Michel, la plus riche et la plus peuplée des neuf îles de l'Archipel. Débarqués à Ponte Delgado, capitale du district administratif du groupe oriental, nous pouvons baiser l'anneau et recevoir la bénédiction de notre évêque diocésain Mgr Manuel de Carvalho qui se trouvait en ce moment en visite pastorale et nous acceptons l'hospitalité chez les Pères du Saint-Esprit. Encore une nuit de voyage et notre vapeur jette l'ancre dans la baie d'Angra do Heroismo. Nous ne méritons certes pas l'accueil qui nous est fait. Nous voyons arriver à bord plusieurs membres de la Commission administrative de l'Orphelinat du Bienheureux J. B. Machado, que nous sommes appelés à diriger, et plusieurs dévoués Cooperateurs. A l'entrée de l'Orphelinat les treize enfants qui y sont déjà hospitalisés, nous accueillent avec les marques de la plus grande joie. La maison est petite et peu adaptée à un Oratoire, mais la divine Providence se chargera de l'agrandir au profit de tant d'enfants qui attendent le moment favorable pour y entrer. Les œuvres de Dieu commencent modestement et ce n'est que par le concours d'efforts généreux qu'elles parviennent à se développer; nous espérons qu'ici encore nous verrons se renouveler les prodiges constatés dans tant d'autres endroits à l'égard des fils de Don Bosco. Angra do Heroismo est une petite ville, très régulièrement bâtie, aux rues larges et fort propres, possédant plusieurs palais remarquables, et appelée à s'agrandir dans la suite; elle est le siège d'un évêché, suffragant du patriarche de Lisbonne, et en même temps la capitale du groupe central des Açores et d'un district administratif. Dès le lendemain de notre arrivée nous avons tenu à faire visite aux Autorités religieuses et civiles et nous avons officiellement pris la direction de l'Orphelinat sur lequel nous invoquons d'une manière toute spéciale la bénédiction de Marie Auxiliatrice.

LORENA (BRÉSIL) — Visite du Nonce Apostolique. — Au cours du mois d'Octobre dernier, Sa Exc. Mgr Tonti, Nonce Apostolique du Saint-Siège près le Brésil, a daigné honorer de sa précieuse visite notre Maison de Lorena. Son Excellence parcourut très en détail notre Collège de Saint-Joaquin. Je me permets de vous faire parvenir la photographie d'un groupe de nos élèves. Ce fut ensuite le tour du Patronage et de l'Externat de Marie Auxiliatrice, dirigé par les Sœurs. Son Excellence constata avec un vif intérêt et un grand plaisir l'immense bien opéré par l'œuvre salésienne dans cette ville et voulut bien nous témoigner sa satisfaction par de douces paroles de louanges et d'encouragement.

De Lorena, toujours accompagné de son Secrétaire, du directeur de l'Oratoire de Nichteroy et de D. Peretto, Inspecteur, Mgr Tonti se rendit par chemin de fer à *Guarantigueta* pour y visiter l'Établissement du *Carmel*, tenu par les Sœurs de Marie Auxiliatrice. Les chères Religieuses firent de leur mieux pour bien recevoir le Représentant du Souverain Pontife, et Son Excellence, au cours d'une

petite séance fort bien réussie, les remercia de leur accueil et surtout du dévouement sans bornes qu'elles apportent dans leur pénible mission. Avant son départ Mgr Tonti tint à accorder aux Sœurs une grande faveur en enrichissant d'indulgences la petite chapelle de Marie Auxiliatrice qui s'élève dans la cour de l'établissement. Que Son Excellence le Nonce veuille bien recevoir ici nos sentiments les plus affectueux de filiale et sincère reconnaissance.



Monsieur Henri Darbesio,

TURIN.

Du jour même de Saint François de Sales, un homme de bien, dans toute l'acception du terme, achevait une vie très précieuse, consacrée entièrement au service de Dieu et du prochain. M. Henri Darbesio fut un ami personnel de notre vénéré fondateur Don Bosco et comme son frère le général Emile Darbesio qui ne l'a devancé dans la mort que de quelques semaines, un bienfaiteur insigne et un zélé Coopérateur de l'Œuvre salésienne. Nous nous efforcerons de témoigner notre reconnaissance en continuant de prier pour le repos de cette âme d'élite et nous nous permettons d'offrir à sa sœur chrétiennement résignée, à ses frères et à ses neveux et nièces nos sentiments de religieuse condoléance, les assurant du concours des suffrages de tous les Salésiens.

Messire D. Juvénal Bonavia.

C'EST le 23 janvier dernier que vénéré et discret Messire D. Juvénal Bonavia, missionnaire en Angleterre et Rédacteur du *Bulletin Salésien anglais* expirait dans la paix du Seigneur.

Né à Gênes en 1865, de parents très pieux, il donna dès sa plus tendre enfance des marques d'une sagesse et d'une bonté bien supérieures à son âge. Lorsqu'il eut terminé en 1882 ses études classiques, il reçut l'habit ecclésiastique des mains mêmes de Don Bosco et fit profession religieuse l'année suivante. Appelé à l'Oratoire du Turin en qualité d'assistant et de professeur, il remplit scrupuleusement tous les devoirs de sa charge et jouit d'une confiance toute particulière de la part de notre Vénéré Père. Hélas!

dès ce moment le Seigneur le frappa du cruel mal qui devait trop tôt nous le ravir. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il fut envoyé à Londres où s'ouvrait la première maison salésienne. Dans ce nouveau poste que lui confiait la Providence, il se montra infatigable dans le service de Dieu et des âmes. D'un caractère doux et égal, d'une sagesse et d'une prudence consommée, il sut gagner l'affection générale et Mgr Bourne, aujourd'hui archevêque de Westminster, l'honorait d'une amitié toute spéciale.

Le mal atroce dont il souffrait depuis plus de quinze ans et contre lequel il lutta si courageusement, fit bientôt de rapides progrès et le contraignit à garder la chambre. Comme il lui en coûta de ne plus pouvoir suivre les exercices religieux de la Communauté! Sentant sa fin prochaine il passa les quatre derniers jours en une prière continue. La veille de sa mort, il s'informa du jour où l'on se trouvait et apprenant qu'on était au vendredi: « Comme ce jour est long », dit-il. Durant la nuit, il demanda encore l'heure et lorsqu'on lui eut répondu qu'il était une heure du matin: « C'est bien, c'est bien, s'écria-t-il, je serai sous peu chez moi. » Il mourut en effet vers midi, le sourire sur les lèvres, réconforté par tous les secours de notre sainte Religion.

Ses funérailles ont montré combien ce bon prêtre était aimé, estimé, de tous ceux qui l'ont connu et l'on peut assurer que sa mémoire restera au milieu de ce peuple de Londres auquel il s'était généreusement dévoué. Nous recommandons l'âme de notre cher Confrère aux prières de tous les Coopérateurs et de tous les Salésiens.

Mademoiselle Bertha de Lance

Devant-le-Pont, Liège (Belgique).

SUIVANT la règle pieuse que, depuis cinquante ans, elle s'était imposée et dont elle ne se départit jamais, Mlle Bertha de Lance, bien qu'âgée de 62 ans, assistait encore le Jeudi 21 janvier à la première messe de sa paroisse. Elle y recevait la sainte Communion, sans se douter que cette visite était la dernière qu'elle ferait à sa chère église de Saint-Denis: dans la journée le mal qui devait l'emporter se déclarait et dans la nuit du 25 au 26 du même mois elle rendait sa belle âme à son Créateur.

Cette piété profonde ravivait sans cesse chez Mlle de Lance une charité sans égale: il n'était point, dans les paroisses entre lesquelles elle se partageait, à Liège et à Devant-le-Pont, de misère si cachée qu'elle ne parvint à connaître et ne s'empressa de secourir, point d'œuvre de

bienfaisance matérielle, intellectuelle ou sociale à laquelle elle ne donna son plus généreux concours: Vestiaire ou Tiers-Ordre, Association de saint François-Régis, Écoles chrétiennes ou Orphelinats, et entre tous l'*Oratoire Saint Jean Berchmans* à la fondation et au développement duquel elle a tant contribué de concert avec son généreux frère le chevalier de Lance. Comme elle aimait cette œuvre! Comme elle s'intéressait aux jeunes gens et quelle satisfaction pour elle de leur faire plaisir de la façon la plus délicate!

À une intelligence vive, prompte et très cultivée, elle joignait un admirable désintéressement personnel, une constante abnégation et une hu-

mitié qu'elle voulut pratiquer jusque dans la mort.

Modèle des vertus catholiques, elle fut aussi le modèle du plus pur dévouement fraternel. Aussi, assurés, autant que faire se peut, que Dieu ne l'a rappelée à lui que pour lui assurer les récompenses éternelles, c'est vers le frère si complètement, si tendrement uni à cette sœur admirable, M. le Chevalier de Lance, que va tout notre deuil. Puissent le consoler à la longue, le soulager de tout le bien qu'a accompli autour d'elle la très regrettée défunte et les prières de tous les Salésiens et de leurs enfants, particulièrement de ses chers protégés de Saint Jean Berchmans.



Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien. Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XXXIII.

La constance d'un apôtre — Les Sœurs de Marie Auxiliatrice dans le Brésil — Une promesse conditionnelle — Sollicitudes paternelles — L'arc trop tendu — Embarras financiers — Force d'âme — La main de Dieu — Un congrès suivi d'une croisée.

En vrai missionnaire catholique et en digne fils de Don Bosco, D. Lasagna n'avait pas pour habitude de regarder en arrière pour voir ce qu'il avait pu accomplir, mais il avait toujours l'œil fixé en avant pour étudier ce qui lui restait à faire. Alors même qu'il se sentit accablé et que le poids si lourd de ses innombrables occupations l'affaiblissait énormément, jamais il ne dit : assez. « Il n'eut jamais, écrit le Sénateur François Bauza, de Montevideo, moins de dix ou douze projets à la fois, tous de très grande importance et tous dans le même

temps. Un seul aurait certainement été bien peu de chose pour cette âme entièrement sacrifiée au service du prochain et douée de la persévérance d'un apôtre. Il arrivait que dans son zèle insatiable, après avoir jeté les fondements des Oratoires de Nichteroy, de Saint Paul et de Lorena au Brésil, après avoir recueilli sous sa paternelle protection un nombre incalculable de jeunes garçons, il regardait autour de lui avec un sentiment de tristesse, comme s'il n'avait encore rien accompli dans cette République, s'imaginant que rien n'était fait tant qu'il ne serait pas parvenu à pourvoir de la même façon au salut des petites filles. Il s'était convaincu tant par ses études que par son expérience pédagogique que pour rendre durables les fruits de son apostolat, il fallait tout d'abord faire l'éducation de la femme; c'est là la première base de la vie chrétienne dans la famille. Les principes de religion étudiés sur les genoux d'une mère sont ceux qui jettent dans le cœur les plus profondes racines; on peut dire au contraire que l'instruction religieuse, les catéchismes, les prédications apportent peu ou point de profit aux malheureuses enfants qui n'ont pas entendu prononcer par leur mère le nom de Dieu ou qui n'ont pas été instruites par elle des

vérités fondamentales de notre sainte religion. Aussi D. Lasagna était-il d'avis qu'il devait consacrer tous ses soins, toute sa sollicitude pour procurer à la société, des mères de famille profondément chrétiennes.

C'est pour cela qu'il avait dirigé tous ses efforts vers ce but dans la République de l'Uruguay et il désirait également introduire dans le Brésil les Sœurs de Marie Auxiliatrice. Ce fut le 14 mars 1892 que ses aspirations parurent enfin devenir une réalité, puisque c'est ce même jour qu'il put envoyer au milieu des Brésiliens ces anges de la charité que sont les Religieuses Salésiennes. Elles étaient destinées en premier lieu à donner l'instruction dans des écoles, puis, lorsque en viendrait le moment, à s'élancer au milieu des tribus sauvages qui ont un tel besoin du ministère des Sœurs pour catéchiser les femmes et les jeunes filles et les préparer à recevoir les Sacrements.

Les Filles de Marie Auxiliatrice arrivèrent le 9 avril à Lorena (Etat de S. Paul) où elles furent accueillies par les démonstrations de la joie la plus grande et mises immédiatement en possession de la maison qui leur avait été préparée par la généreuse charité du comte Moreira Lima. Un autre groupe de sept religieuses, dont six sortaient du Noviciat qu'avait fondé Don Lasagna peu d'années auparavant, s'établit à Guaratingueta, non loin de S. Paul, dans un vaste établissement construit par le zélé prêtre Mgr Filippo. La Supérieure était cette même Sœur Thérèse Rinaldi qui fut engloutie dans l'inoubliable catastrophe de Juiz de Fora. Finalement un dernier asile pour jeunes filles pauvres fut ouvert, le 24 Avril, à Pindamonhagaba. Quels pas de géant faisait à travers le Brésil le généreux missionnaire ! Il s'en trouva et même beaucoup qui le traitèrent de téméraire, de tentateur de la divine Providence, mais il se contenta de répondre à ces censeurs importuns et indiscrets par les paroles de son maître D. Bosco : « Je consentirai volontiers à m'arrêter, à ne plus ouvrir d'oratoires, d'instituts, mais ce sera lorsque le démon cessera lui aussi de travailler à la ruine des âmes. » Et quand pour telle ou pour telle œuvre il lui arrivait de manquer de ressources et de personnel, il ne s'arrêtait pas : sa foi lui restait aidée des talents que lui avait donné Dieu, et cela suffisait.

Sur ces entrefaites, D. Lasagna qui n'avait pu personnellement assister à ces trois fondations, était très inquiet à Montevideo et il écrivait ce qui suit à D. Peretto, directeur de la Maison de Lorena :

« Je n'ai pas encore reçu de nouvelles de l'arrivée des Sœurs et des autres confrères, et je suis dans

une grande anxiété. Mais nous voulons espérer que tout s'est bien passé. Remercions le Seigneur qui nous a donné les moyens d'effectuer cette expédition, alors que nous manquions du personnel nécessaire ! Les Sœurs sont-elles déjà établies à Lorena ? Comment vont-elles ? Ont-elles eu bon accueil à Guaratingueta ? N'y ont-elles pas trouvé quelques difficultés ? »

Et lorsqu'il eut appris que tout s'était admirablement passé, il poussa cette exclamation que nous retrouvons dans une lettre au même directeur : « Que le Seigneur soit béni et remercié de la protection qu'Il accorde à nos Œuvres dans le Brésil. Pauvres et chères Sœurs, dans quelles angoisses elles se trouvent ! Elles sont couvertes de fleurs, d'applaudissements et de félicitations, peut-être même en sont-elles écrasées ! Oh ! que Dieu les assiste ! » Belles paroles qui nous montrent bien comment il savait apprécier les honneurs du monde.

Mais avec les fleurs les épines croissaient aussi pour D. Lasagna. Malgré son aspect florissant, hélas ! dû à un tempérament trop sanguin, sa santé se ressentit beaucoup de ses excessives fatigues et plus encore des épreuves par lesquelles Dieu voulut affiner sa vertu. Ses vieilles douleurs rhumatismales le tourmentaient continuellement et il n'avait pas voulu jusque là interrompre son travail, ses voyages, ses prédications et la direction des nombreux oratoires. Il dut cependant finir par s'avouer vaincu et le 30 avril il écrivait à D. Peretto : Je suis sans cesse malade et je passe les journées sur le lit ou sur un canapé. Les jambes ne veulent pas me soutenir et je ne puis écrire qu'étendu. Si du moins je pouvais me rendre à Lorena ! Je ne pourrais pas travailler, mais au moins je vous verrais, je vous parlerais et je vous aiderais dans la mesure de ma faiblesse. »

Malheureusement il n'avait pas que des douleurs physiques à endurer ; c'étaient des difficultés épouvantables qu'il rencontrait à chaque pas dans la continuation de la grande œuvre qu'il avait entreprise. Les événements politiques survenus en ces jours dans l'Uruguay et le Brésil, avaient paralysé les énergies d'un grand nombre de Coopérateurs et fermé les mains de plusieurs insignes bienfaiteurs. Quelques Comités, uniquement institués pour soutenir les œuvres salésiennes, se séparèrent, et différents amis de la première heure, effrayés à la pensée des énormes dettes qui pesaient sur les Oratoires et de la faillite à laquelle selon eux Don Lasagna marchait, se retirèrent, voulant échapper au risque d'entre englobés dans ce malheur et d'y laisser leur fortune et celle de leur famille. Si à tout cela

on veut ajouter la grande disette de personnel, la diminution du nombre de ses collaborateurs par la mort et aussi, hélas ! par les faiblesses inévitables mêmes dans les communautés religieuses, on pourra se faire une idée des souffrances morales auxquelles était en proie le courageux missionnaire. Et cependant la sérénité de son visage ne s'assombrit pas, mais au contraire, toujours égal à lui-même, il poursuit son chemin car le Seigneur en lui confiant ses rudes périls, lui a donné en même temps l'énergie nécessaire pour les combattre et en triompher. Aussi, mettant en Dieu toute sa confiance, il lutte et il obtient la victoire, selon la parole de la sainte Ecriture: *Certamen forte dedit illi ut vinceret*; c'est là d'ailleurs toute la synthèse de sa vie admirable. Toutes ces difficultés financières et morales l'ont affaibli, mais son âme trempée par l'exercice des plus hautes vertus résiste vigoureusement et extérieurement ne manifeste pas le moindre trouble. Si nous sommes actuellement au courant de ses secrètes tortures, nous le devons aux lettres qu'il écrivait à sa famille religieuse et dans lesquelles son cœur oppressé, sentant le besoin de s'épancher, demande le concours des prières de tous, en se servant de certaines expressions qui laissent voir très indirectement l'acuité de ses souffrances. A un de ses confrères qui se montrait surtout inquiet du chiffre croissant des dettes il écrit ces simples paroles: « Quant à ce qui est des dettes je ne crains rien. Priez beaucoup et faites prier. » Une autre fois, après avoir fait allusion à l'abandon dans lequel le laissent plusieurs personnes qui craignent la faillite, il s'écrie: « Pauvre D. Lasagna ! Fais prier Marie Auxiliatrice pour que nous puissions sortir de cette situation, sans deshonneur et sans aucun danger pour l'Œuvre que Dieu nous a confiée. »

Il écrit à d'autres et pour le même motif: « Ici nous sommes très tourmentés par cette crise qui s'est produite. Les dettes nous submergent, nous engloutissent. Que le Seigneur en soit loué. Priez pour nous ! » Quelle foi et quelle résignation en ces douloureux moments où toute son œuvre semblait devoir périr. « Dieu qui voit et juge tout, s'écrie l'intrepide missionnaire, a tout disposé ainsi pour le bien de ces Maisons. » Comme l'on reste édifié à la lecture de ces lettres et de tant d'autres semblables exprimant la foi, la résignation, l'amour de Dieu et jaillissant de sa plume ! En prouvant sa grandeur d'âme, elles mettent de plus en plus en lumière sa science profonde et son expérience consommée dans la conduite des âmes à travers les sentiers de la perfection aussi bien qu'au milieu des plus grandes épreuves.

Mais voici qu'au milieu de toutes ces infortunes le bonheur lui arrive au moment opportun par une lettre du Successeur de Don Bosco qui l'invitait à se rendre à Turin avec un directeur de son Inspection. La première pensée de D. Lasagna fut qu'il s'agissait de l'assemblée générale des Supérieurs salésiens, mais dans celle de la Providence ce voyage devait avoir un autre but. Songeant à cette absence temporaire loin de son champ d'action au repos qu'il serait forcé de prendre durant la traversée de l'Océan et surtout à l'idée de pouvoir déverser ses peines dans le cœur de son Supérieur Général, il recouvra sa première énergie et bientôt il se sentit sinon guéri ou rétabli, du moins assez fort au physique comme au moral. Il annonça immédiatement la nouvelle de son très prochain voyage en Italie, et un certain nombre de Coopérateurs, tenant à le voir abandonner toutes ses inquiétudes durant ce long trajet, lui ouvrirent les trésors de leur charité et lui firent de généreuses offrandes. C'est ainsi que la divine Providence qui, en tendre mère veille toujours sur ceux qui ont recours à elle, vint inespérément à l'aide de Don Lasagna et de ses Œuvres. C'était là aussi et sans aucun doute un signe que Dieu sanctionnait l'ordre envoyé par le Supérieur Général. En conséquence le futur évêque des sauvages, comme mystérieusement guidé par la main de Dieu, s'abandonna, en compagnie de D. C. Peretto, directeur de la Maison de Lotena, à l'Océan et pour la troisième fois reprit le chemin de sa chère et belle patrie.

Embarqué sur le vapeur *Nord d'Amérique* il en descendait à Gênes le 13 Août, et le lendemain il était reçu en toute fête à l'Oratoire de Turin.

A peine avait-il salué les Supérieurs qu'il dirigeait aussitôt ses pas vers Valsalice afin de déposer le tribut de ses prières, de ses soupirs et de ses larmes sur la tombe du Père aimé dont il eut tant voulu pouvoir baiser la main, si généreuse en bienfaits de toute sorte, entendre la voix qui l'avait tant de fois consolé dans ses peines et revêtu d'une plus grande foue. Il se releva delà rempli d'une nouvelle ardeur et il lui sembla qu'il en quittait comme à la première fois lorsqu'il sortait de la chambre de Don Bosco, après les plus doux entretiens et les démonstrations de la plus grande affection.

(A suivre).